

Arezki Metref

QUARTIERS CONSIGNES

Roman

A Dahmane, Hamza, Mustapha (à la vie brisée), Hafid. Et à toi, à vous!

“Dans l’ensemble, mes souvenirs me trahissent.”
(Truman Capote, *Petit déjeuner chez Tiffany*)

“Ne te courbe que pour aimer. Si tu meurs, tu aimes encore.”
(René Char, *Le poème pulvérisé*)

“Sans qu’il sût très bien pourquoi, la pitié le prit de tous ces hommes qu’il allait laisser derrière lui à la pollution de l’eau et du ciel, à des projets courts, à des rêves aux ailes coupées.”
(Mouloud Mammeri, *La cité du soleil*)

Chapitre 1

1

Le type n'arrêtait pas de tirer sur la chaîne. A chacune des flexions de son bras, le bracelet des menottes se resserrait un peu plus autour de mon poignet déjà passablement écorché par la morsure de l'acier. Une sourde meurtrissure retentissait dans les muscles tandis que le type, lui, gagnait un peu plus de jeu. Pas de doute, il connaissait la ficelle.

- Arrête un peu, nom de Dieu! pestai-je, hors de moi. Entre deux cahots qui nous soulevèrent violemment du banc, le gars me décerna, en guise de réponse, le sourire compassé du vainqueur.

- Vos gueules, derrière! vociféra le brigadier à travers la vitre.

Lorsque je compris enfin son manège, il était trop tard. Le petit malin avait rogné, en agitant imperceptiblement le poignet, tout l'espace qui était à prendre. Un instinct aussi efficace de l'opportunité ne s'invente pas.

Après avoir traversé, en l'espace d'une cinquantaine de mètres, deux portails que des gardiens, l'arme au poing et le masque impassible, ouvrirent juste le temps de laisser passer le véhicule, le fourgon cellulaire s'immobilisa dans une ultime stridence au milieu d'une cour jonchée de morceaux de papiers et de mégots.

Le coup de frein, brusque, nous jeta sur le parquet.

- L'enfant de garce! entendit-on dans la mêlée.

En quelques secondes, l'ordre s'était rétabli.

Le ventre porté devant lui, le brigadier sauta à terre avec une souplesse que son poids ne laissait pas supposer, gesticula un

moment à la recherche d'une verticalité digne, puis, l'air rigide, il arrangea son uniforme défait dans la brutalité du saut. Il redressa sa casquette en la saisissant par la visière, signe, nous avions eu le temps de nous en familiariser depuis le tribunal, qu'il allait parler.

- Terminus, tout le monde descend! tonna-t-il.

Vêtu, lui, non pas de l'uniforme réglementaire mais d'une salopette, ce qui lui conférait moins d'autorité qu'au brigadier, le chauffeur du fourgon actionna le loquet et la portière s'ouvrit.

Nous descendîmes deux par deux en peinant sur le marche-pied à cause des menottes. La visière bougea de nouveau.

- Formez le rang! ordonna le brigadier.

Il s'écoula ainsi une dizaine de minutes de silence et d'immobilité. Le jour s'alluma alors aux eaux blafardes de la péninsule. Pourquoi ? Pourquoi, même en l'instant de vérité clinique où les circonlocutions, les arguties, les constructions mentales étaient d'une accablante dérision, tout continuait-il à me paraître visqueux et nauséabond?

Massant son ventre d'une main paternelle, le brigadier semblait en proie à des pensées tourmentées. La cour grise qu'il doit, pour raisons de service, de toute évidence assidûment fréquenter, enclose entre des murs hauts et lépreux, eux-mêmes surmontés aux coins de tours de guet et crénelés de barbelés et de tessons de verre, la densité de détresse humaine et de cynisme au mètre carré, tout cela n'était pas, il est vrai, pour favoriser d'exaltantes méditations. Le bruit du fer qui travaille constamment à réduire et, au mieux, à baliser les libertés les plus élémentaires du corps alourdissait la chape qui pesait sur l'établissement.

Le rang est resté immobile et silencieux.

Et par quel chemin tortueux me suis-je retrouvé, minant l'aphasie collective, à exhumer des visages anciens, celui de Brahim, alias le Marocain? J'ai dû parler naturellement, mu par une sorte de délire indompté parce qu'indomptable, fusant, du silence de l'endroit et de celui de l'instant perplexe, comme un geyser qui aurait, avant l'explosion à l'air libre, patiemment gravi les sédiments d'une mémoire malgré tout optimiste, bâtie sur du dur, du sûr, la fièvre des élans révolutionnaires.

- Ta gueule, "le politique"!

Tiré de sa rêverie morose, le brigadier se dirigea vers moi en titubant, manifestement blessé dans son autorité. Le politique? Il ne devait pas souvent prononcer ce mot à l'adresse de ses clients. Pis : il n'aurait rien compris, familier des choses simples, à cette histoire de manuscrit oublié dans une salle de lycée qui, compliqué par un discours plutôt qu'un cours sur la démocratie, vous mène en prison. Et si, à court d'explications, il se hâta d'accepter celle que son collègue du tribunal lui donna, c'est que, de toute évidence, il n'avait pas l'habitude de cas comme le mien.

- Qu'a-t-il fait, celui-là?, demande le brigadier.

- Politique! répond le collègue, sibyllin, pénétré.

- Politique? Qu'a-t-il fait?, insiste le brigadier.

- Il a écrit des choses contre le pays.

- Où est-ce que c'est sorti?, demande encore le brigadier.

- On a trouvé son manuscrit dans une salle du lycée où il enseigne.

- En plus, il est prof?

- Oui, oui, insiste le collègue, visiblement agacé.

- Il n'a pas volé ou tué?, interroge toujours le brigadier insatiable.

- Non, bien sûr, mais ...

- La justice, c'est pour les gens qui volent et qui tuent, non?

- Pas seulement! Il y a d'autres délits. Et puis après tout, ce n'est pas ton affaire.

Du coup, le brigadier ne comprit plus rien. Mais il lui fallait bien une explication et l'explication politique, même brumeuse,

lui convenait parfaitement car il se faisait un point d'honneur de connaître au mieux le dossier de chacun de ceux qu'il appelait "mes passagers". Dans son univers cohérent de convoyeur de détenus, tout était limpide. Quand la police d'un grand pays comme le nôtre met la main sur un citoyen, cela suffit à le rendre coupable. Dans des cas rarissimes, il pourrait être innocent, à charge pour lui à ce moment-là de le prouver. La logique du postulat paraît implacable au brigadier. Pour lui, le monde fonctionne à la perfection. Les voleurs volent, les vagabonds vagabondent, les escrocs escroquent et la police les appréhende pour que la justice les juge. Lui, quant tout cela est fait, il les conduit en prison dans son fourgon cellulaire. Le schéma est rigoureusement logique. Et si, d'aventure, l'absolue perfection qu'il prête à ce système se trouve prise en défaut, ce qui est déjà arrivé et dont il a été témoin, il met la défaillance sur le compte des hommes.

3

Et par quel chemin tortueux me suis-je retrouvé, minant l'aphasie collective, à exhumer des visages anciens, celui de Brahim, alias le Marocain?

Peut-être à cause du silence dans lequel il se murait, le jour durant, comme s'il s'agissait d'une mutité congénitale qui ne se rompaît que le soir dans la fournaise de "La Falaise", la sombre euphorie de la bière et la surexcitation philosophique du bar? Ou était-ce parce que, corsaire maintes fois miraculé, revenu intact de tant de naufrages, c'est ici, dans cet inestimable acquis de la Révolution, que s'est terminée sa dernière course?

Brahim ne chercha guère à comprendre, la coupe pleine! Il quitta Taza — ô l'irremplaçable berceau, l'âtre aux cendres refroidies! — aux premières lueurs de l'aube, enjambant presque

avec grâce le corps du père étalé par la vindicte et le vin au milieu du couloir. Rentré comme à l'accoutumée tard la nuit, ivre mort, le père avait tiré Brahim de son sommeil à coups de ceinturon. Brahim se cabra contre le buffet de la cuisine.

- Montre tes poches, bon à rien! gueulait le père en bavant sur une mauvaise barbe.

La mère pleurait dans un coin, cachant de ses mains un visage ravagé. Brahim recevait la boucle en acier sur les avant-bras croisés en bouclier au-dessus du visage. Le père arrivait, comme toutes les nuits, à un moment suprême d'excitation, redoublant le nombre et la puissance des coups et Brahim supposa, lui qui n'avait jusque-là jamais bu d'alcool, qu'au lieu d'amollir les réflexes, comme il le croyait, l'ivresse fournissait au contraire un surcroît de force physique.

- Un fils? Un vaurien, un parasite, un incapable! martelait le père.

Brahim avait, depuis longtemps, renoncé à s'expliquer, persuadé d'expérience de l'impossibilité de parler à une furie. Il n'avait pas la dextérité nécessaire, ni l'audace, de faire les poches des touristes au marché pour financer les interminables libations du père.

- Gagne ta vie ou fous-moi le camp! articula laborieusement le père. Il gagna Casablanca, le lendemain au soir.

Le voyage fut mouvementé. A la sortie d'un village, deux paysans tentèrent de le violer dans un fourré. Il s'en tira avec une chemise déchirée et la perte de quelques dirhams que sa mère lui avait glissés dans la poche au moment du départ auroral. Plus loin, un clochard le délesta de son paquet de cigarettes et le chassa d'un café où il quémandait un verre de lait à des consommateurs à peu près aussi fauchés que lui.

A Casa, l'errance le mena tout naturellement aux alentours des docks où, faute de mieux, il élut domicile parmi une horde de conquérants imberbes, impétueux et sans scrupules, promis à enfourcher la foudre comme une monture d'avenir. Il ne traînera guère sur les quais drastiques, échappant bientôt à la loi de la

jungle en embarquant à bord d'un vraquier battant pavillon libérien en partance pour Buenos Aires. Le fascicule, il l'a subtilisé à un poivrot anéanti par la fable de sa grandeur passée et le scotch frelaté. Le commandant hollandais en avait presque les larmes aux yeux. Brahim lui avait raconté la stricte vérité, sauf sur le fascicule.

A seize ans, mousse prêt à tous les naufrages, il sillonnait les mers, chargé de lubricité. Il vendit des cartouches de cigarettes turques volées dans un dépôt de New-York à de taciturnes pêcheurs de la Lisbonne de Salazar, soudoya un caïd de la Cannebière avec des photos de mulâtresses nues échangées contre de fausses graines de pavot dans les bas-fonds de Barranquilla, transmit une chaude pisse chopée à Hongkong à une divine romaine faisant ses premiers pas sur les trottoirs d'Amsterdam.

Illettré, Brahim apprendra à une époustouflante rapidité les obscénités des langues de tous les pays du monde qui possèdent ou ont possédé une flotte. Le dernier round était imprévu, il fut fatal. Après avoir purgé deux années de prison dans le sud de l'Espagne pour une bagarre qui a mal tourné, Brahim reprend la mer. Arrivé à Alger dans l'élan jubilatoire de l'indépendance, il égare d'un coup tous les papiers qu'il a mis des années à rendre siens, en s'inventant une généalogie et un historique personnel figiolés jusqu'au dernier détail.

Piégé, il fera des pieds et des mains pour recouvrer, par la voie légale, un nouveau fascicule et ses démarches n'ayant pas abouti, il s'avisa de rééditer l'exploit en essayant de subtiliser, une fois de plus, ses papiers à un marin. Il eut, cette fois-ci, moins de chance, sa tentative lui ayant valu d'être mémorablement rossé et jeté, en sang, dans un coin de la rue où des éboueurs le découvrirent, au petit matin, inanimé.

Désespérant pour le coup de rembarquer un jour, il entreprit alors de revendiquer la nationalité algérienne, faisant valoir que l'un de ses arrière-grands-pères était natif de Nédroma. Peine perdue, il s'en rendra vite compte. Alors, sans départ et sans

amarres, jamais plus il n'embarquera, excepté dans la galère des ivresses placides. Factotum dans un journal où il a été accueilli par charité et où je le connaîtrai lorsque j'y serai engagé, il traînera pendant ses longues heures d'oisiveté, boulet et éclat de dorure, une nostalgie intacte pour le vent du large qu'il faisait engouffrer par les fêlures de la rue Tanger.

Otage d'une ville qui amplifiait ses clameurs socialistes, Brahim entrera, tant qu'à faire, lui aussi, dans le chœur. Il plante des arbres aux Ouadhias, assure plus souvent qu'à son tour des permanences dans les locaux de la Jeunesse frontiste, colle des affiches, installe les chaises à chaque fois que le leader de la jeunesse ressent la démangeaison historique de haranguer ses ouailles en des meetings tonitruants, fustige "les forces rétrogrades" en puisant dans le glossaire politique officiel réduit à quelques lieux communs suffisamment élastiques pour s'appliquer à tous les cas de figures, apprend in extenso les discours du Numéro Un de l'Etat, du Parti et de la Nation de peur que sa ferveur révolutionnaire ne soit prise en défaut.

Mais ce zèle militant ne le met pas à l'abri des ennuis.

- La Révolution mange surtout ses enfants adoptifs! lui confirmera le commissaire dans un grand éclat de rire.

Pris un soir dans une rafle, Brahim n'a pas le moindre papier pour prouver son identité. Las d'un interrogatoire stérile, les flics se sont mis d'abord à le brutaliser puis, butant sur son silence opiniâtre, ils raffinèrent leurs méthodes. C'est alors que Brahim se mit à leur citer, la flamme dans la voix, les laissant désappointés, tous les passages des discours du Numéro Un où il est question du rôle constitutionnel primordial des forces de l'ordre dans la défense et la consolidation de l'Etat de droit.

Si, impressionnés par la précision et la fougue de ses citations, ils laissèrent tomber les brutalités, Brahim ne se retrouvera pas moins, avec un dossier aussi lourd que ses convictions, devant un procureur qui l'envoie, au bout d'un entretien de quelques minutes, moisir en prison, précisément celle-là. Peu après son incarcération, il trouvera une mort jamais élucidée.

Etique, flottant dans un uniforme qui avait dû être kaki dans sa jeunesse, le visage grêlé par la petite vérole, un gardien sortit de l'un des bâtiments qui nous faisaient face et se dirigea vers le brigadier. A mesure qu'il s'approchait, on pouvait remarquer sa démarche, pénible, hachurée par une claudication. Arrivé à notre hauteur, il s'arrêta en tenant des deux mains le genou de son pied-bot un peu comme un cavalier tirerait sur les rênes de sa monture pour lui enjoindre de stopper. Il tendit la main au brigadier et, égrillards, les deux briscards que l'on croirait nés et grandis chacun dans son uniforme, entreprirent un échange d'amabilités qui, à en juger par leur naturel, leur était coutumier.

- Tu n'as encore trouvé personne pour t'engrosser?, s'inquiéta le brigadier, magnanime.

- Tu as tout pris, mon ami! rétorqua le gardien crépusculaire.

Le brigadier partit d'un rire gras et pathétique. Son corps monumental et flasque se mit alors à vibrer comme sous l'effet de décharges électriques. Des rires fusèrent du rang. La visière s'inclina soudain vers le sol dans un ultime soubresaut du monument, après quoi le brigadier retrouva sa superbe.

- Qu'est-ce qu'il y a?, grogna-t-il dans notre direction.

Le silence plana de nouveau dans l'étrangement d'une trille. Il s'installa alors une sorte de solennité poreuse derrière laquelle on sentait sourdre un immense éclat de dérision.

3

Gîter dans l'air qui tanguer?

Nous continuâmes à monter, Hind et moi, laissant loin derrière nous le gel! Précipitamment, avec l'instinctive dextérité de l'amant menacé de rupture de rives, tout fut défait : les cheveux auburn ceignant de leur dentelure le galbe fluide des hanches, le soyeux cordon qui maintenait l'étoffe de Chine plaquée à la netteté de la vasque vivante, les draps fleurant la lavande et la semence, l'entrave innommée qui tenait le fer au creux du geste forgeant le feu et le lieu.

L'appel de sombres aspérités?

Nous atteignîmes la colline. Le feu avait déjà envahi la Péninsule, la Révolution nationale démocratique vacillait en ses échasses. Corps froissés — les nôtres, ceux de tous les amants de la Révolution nationale démocratique — à la réplétion du givre! L'aube dévidait le rougeoiement de ses tentacules. On croirait (les cheveux auburn la distinguaient de toutes les ménagères matinales) une nymphe, la grâce humide et la distance, aussitôt émergée de sa torpeur matinale que déjà moulée dans son Jeans de fol attrait venue éblouir le marché Clauzel qui s'est levé, comme à son habitude, du pied gauche.

Longtemps je suis venu, séchant les cours d'histoire frelatée pour lesquels j'étais payé, la scruter au point du jour, la suivant d'étal en étal, tentant de toutes mes forces de simuler une rencontre fortuite en ayant pris la précaution de répandre au lycée où nous enseignions tous les deux le bruit que, moi aussi comme tout le monde, je faisais mon marché à Clauzel. Les rares fois où nous nous sommes trouvés face à face dans la cohue du marché, elle se contenta de m'adresser un salut de la tête sans même prendre la peine de s'arrêter. Je revenais régulièrement à la charge, multipliant les absences et, faute d'entrer dans ses grâces par le pouvoir de l'acharnement, j'observais le chassé-croisé du marché.

5

Une fois la glace rompue, je l'entraînai dans la villa de mon oncle sur les hauteurs de la ville. La rue nocturne était striée de bruits métalliques qui devenaient mats au fur et à mesure que le camion de la voirie s'éloignait. La mort dans l'âme, j'ai quitté d'abord le lit puis la chambre, incapable de trouver le sommeil, même recru de fatigue, pas plus que de cuver l'ivresse du désir régulièrement contrarié par les réticences de Hind fondées sur les inhibitions, désormais incrustées dans nos structures mentales, de la Révolution nationale démocratique qui prescrivait une morale d'airain.

En bas, le jardin retombait en ruines, depuis le réinternement de tante Yasmina. Elle passait le plus clair de ses moments de lucidité, devenus assez nombreux et assez longs pour présager, contre l'avis de son médecin traitant, la possibilité d'une guérison totale, à soigner les rosiers, arracher les mauvaises herbes, tailler le jeune néflier rebelle, à donner de la tenue à l'envahissement anarchique du jasmin.

En la voyant se démener de toute cette force inutilisée depuis des années, l'oncle croyait la félicité revenue. Régulièrement internée depuis leur mariage hâtif en pleine bataille d'Alger, Yasmina retrouva soudain le sens des choses pratiques. Mais encore une fois, ce ne fut qu'une embellie. La voilà donc, une fois de plus, à l'Ermitage et Hind, autant que moi, enferrée aux valeurs de la révolution nationale démocratique, nous déshabillons les corps et les énigmes sans franchir le pas pour de bon.

Mais m'écoutait-elle seulement?

Car de nouveau surgit le terrain vague, le seul et unique platane pétrifié dans la rétine.

Le lieu? Qu'importe le lieu! Il s'étire, s'amplifie dans la morsure du doute, éclate en mille îles.

Hind quitta le banc, alla s'adosser au mur et, se plaçant juste sous le lampadaire fixé au-dessus du portail d'entrée, sa peau rose éclatait sous le chemisier blanc. Elle mit ensuite son pied sur l'extrémité du banc en bois, ce qui découvrit la blancheur de sa cuisse.

Quelle saison était-ce? Quel jour?

6

Nous avons roulé depuis l'aube et, comme si nous feuilletions un livre d'images qui prenait soudain vie sous nos yeux, nous vîmes, impatients et somnolents, des paysages neufs et effrayants au sortir de l'oasis. Lunaire sous la brume, interminablement, nous longeâmes la steppe drue d'armoïse. Nous nous engouffrâmes, inquiets, dans des gorges montagneuses, sous des tunnels sans fin. Nous parcourûmes, l'œil avide, des plaines opulentes, traversâmes, en ralentissant, des villages fantômes et des villes éplorées, des barrages militaires et des ponts brinquebalants.

Le camion s'arrêta enfin au bas d'un immeuble. Nous étions à Alger. Le bruit de casseroles qui se fit entendre à l'arrêt avait la douceur de la délivrance. J'ai sauté la ridelle, la tête coiffée d'un béret basque trop grand pour moi et les membres engourdis par une longue immobilité à renifler des effluves de bétail. Oncle Allilou descendit de la cabine muni d'un escabeau qu'il plaça en marchepied pour que ma mère et ma grand-mère puissent descendre décemment, sans perdre un pan de leurs voiles. Des enfants qui jouaient au ballon sur le bitume nous entourèrent aussitôt, silencieux et menaçants, les bras croisés au niveau de la poitrine. Mes parents s'étaient engouffrés dans la cage d'escalier avant que je ne saisisse l'hostilité de ces enfants de mon âge et que je ne me retrouve, seul et hagard, au milieu du cercle qu'ils

venaient de former autour de moi. Ces quelques minutes avaient la teinte d'une éternité de frayeur qui me figeait dans une immobilité plus tenaillante encore que celle du voyage, me déposédait de la force de rompre le cercle et le début de défaite. Un des enfants, aux allures de meneur espiègle, esquissa un sourire ironique avant de désigner, comme un trophée à arracher, mon béret trop grand.

Le cercle s'esclaffa et la trille des rires discordants bourdonna dans mes oreilles comme un mauvais présage. Un autre des enfants, légèrement plus grand que moi, filiforme et voûté, se précipita sur moi avec le dessein de me décoiffer. Je ne sais pas comment je suis arrivé à lui tordre le bras et dans la confusion qui dégénéra en bagarre générale, je me suis échappé. C'était mon arrivée au Quartier dont j'essayerais, bien des années après l'indépendance, de décrire la chape, ce qui me vaudrait — et à quoi bon que Hind, déjà loin, le sache — d'être dans une cour de prison à contempler, sans avoir rien d'autre à faire, le brigadier sortir du cockpit du fourgon une feuille de papier et, d'un mouvement comme convenu de longue date, synchronisé au détail près par la force de la répétition, le gardien et lui se pencher.

Chapitre 2

1

Fragments du manuscrit incriminé.

Le Poussah et l'Exégète se perdent maintenant dans la foule restée, cette fois qui n'est guère coutume, sourde aux menaces à peine voilées de représailles comme aux intimidations visant à la disperser.

Si le Poussah à la légendaire sournoiserie de reptile jamais repu a tenté de gagner des suffrages en soudoyant quelques héros à l'orée des funérailles, l'Exégète, par contre, n'arrêtait pas de brandir sous le nez de qui voulait bien regarder un bout de papier à l'envi chiffonné, saturé de tampons humides de toutes sortes, ronds, carrés, rectangulaires, rouges, bleus, violets, etc., truffé de signatures étayées par des contre-signatures certifiant l'authenticité des paraphes, tout cela prouvant qu'il est mandaté, et on ne peut plus dûment, par le Commandeur en personne.

En leader de vieille souche, visionnaire qui en a vu bien d'autres, rompu à toutes les incandescences, démêlant en un miraculeux tournemain le plus retors des écheveaux, gardant en même temps que la tête froide, la vision claire et l'initiative pertinente dans la plus grande des confusions, Namous dirige les opérations de main de maître. Il fait apprêter le camion. désigne quatre hommes robustes pour hisser la bière sur la benne, donne à la cantonade des ordres que des volontaires, soudain impavides et redoutables d'efficacité, s'empressent d'exécuter. Au bout d'un moment, tout s'est mis à aller vite. Les gestes atteignent la rapidité et la précision de la machine. Acteurs chevronnés, doués

d'un talent jusqu'alors insoupçonné, de longue date exercés à camper tous les visages possibles de la tragédie, on croirait les hommes en train d'improviser sur le tas, avec la désinvolte maestria de professionnels aises d'humilité et de génie, l'acte le plus cruel d'une pièce quelque part inscrite au répertoire de l'inéluctabilité.

Le camion s'ébranle dans une assourdissante pétarade.

Derrière le vieux clou, noyées dans un nuage oblong de poussière blanche et de fumée noire, trois automobiles poussives, chargées jusqu'aux dents, cahotent vers le cimetière le plus proche.

Dans l'âpre solennité d'un instant à couper au couteau, les hommes ont oublié (songeant au pouvoir niveleur de la mort qui, sans sommation, sans vergogne, dilue la multitude infinie des destins dont aucun, à l'instar des empreintes digitales, ne ressemble à l'autre, la disparité des chances saisies ou pas, dans le même tourment placide face à la plus grande des énigmes) les absurdes tergiversations de tantôt, les discours et les manoeuvres, en pareille circonstance plus qu'à l'ordinaire impudiques, du Poussah et de l'Exégète continuant à se déchirer à belles dents au-dessus d'un mort à nul autre pareil, de son vivant tout à la fois craint et abhorré d'eux, dont chacun voulait, pour des raisons de prestige, parrainer les funérailles.

Un homme rompt le silence pour féliciter en un lacis de formules Namous d'avoir su déjouer la manipulation des deux édiles, d'avoir joint la clairvoyance de l'enjeu à la poigne dans la décision de les renvoyer dos à dos. Le visage tavelé de plaques de fine poussière blanche obstinément collée à la peau dont elle comble les cavités, le corps massif encaissant les cahots du camion peinant sur la piste caillouteuse, Namous répond d'un geste de la main éloquent, qui traduit l'irritation et le mépris, aux satisfecits décernés par l'homme.

D'une voix chargée de toute la lassitude accumulée par l'humanité, comme surgissant du profond retranchement de la

première caverne, un autre homme lâche dans sa barbe de quelques jours :

- A présent, l'affaire est classée!

Cuver son vin ailleurs qu'à travers les venelles de l'ombre!

Le jour est limpide, un jour d'eau de source, et fixe dans le roide appesantissement du soleil à la fournaise du zénith. Grand seigneur, Bachir offre une cigarette légèrement entamée et tend dans le même geste d'inédite générosité, la boîte d'allumettes avachie par l'usage et les sudations.

Mâchonnant une brindille de bois ramassée parmi les chardons, il se trémousse sur sa pierre en roulant les pouces l'un sur l'autre, comme à l'appel d'un rite immanent qui, seul et secret, tout en gestes furtifs et en signes brefs, pourrait exorciser les vieux sortilèges de l'impuissance,

Face à lui, le dos courbé sur une pierre encore plus inconfortable que la sienne, toute en arêtes tranchantes sur les flancs et en creux et bosses sur sa surface, Madjid déploie des trésors de patience pour exclure, à l'aide d'un canif, un escargot de sa coquille.

Avant ce temps versatile qui mêle, dans un désordre à semblance cohérente, au froid mordant de la nuit la journée caniculaire, il avait abondamment plu et la pluie avait répandu comme cela ne s'était jamais vu, des gastéropodes par centaines sur la terre encore par endroits humide du guéret. Et c'est l'un des survivants, payant le prix de son imprudence à baguenauder par-là, de l'inouï et subit fourmillement d'escargots, que Madjid s'emploie, avec autant de méthode que d'inefficacité, à déloger de sa coquille.

Sans souffler mot, Bachir se lève et fait quelques pas en direction de l'école. Madjid, quant à lui, gagné par le désespoir, abandonne l'escargot rebelle au fond d'une crevasse modelée dans la terre par les trombes d'eau.

Bachir revient vers la pierre et s'y rassied : un pontife réintégrant sa chair. De la doublure d'un manteau qu'il ne quitte jamais, insensible aux oscillations de son volant thermique et aux

railleries qui fusent sur son passage, il sort une bouteille de gros vin rouge planquée dans l'irréparable abri pour être dissimulée à l'indiscrétion du Quartier vigilant. Dans une splendide contraction des nerfs du cou, le bouchon de la bouteille vole. Ravi et amusé par la surprise, Madjid risque l'ironie :

- Il est miraculeux ton manteau, la caverne d'Ali Baba!

Bachir se ravise et ramène vers lui la bouteille tendue à son compère. Près du quart passe à la première goulée, ce qui lui vaut de frôler l'étouffement. Il pose la bouteille au milieu des chardons jonchant le sol à ses pieds puis se met, en hoquetant, à la considérer d'un œil bravache. Revenu à de meilleurs sentiments, il pose à Madjid la question que ce dernier tient pour la plus incongrue qui puisse être:

- Tu prends une tasse?

Entre deux borborygmes d'égale fréquence, Madjid émet, en guise d'approbation, un ricanement strident et surfait, cependant que Bachir, déjà désintéressé de la chose, attaque par poignées entières les minuscules olives vertes sorties, elles aussi, de son manteau magique.

Madjid rafle la bouteille et Bachir, occupé à engloutir les olives sans même prendre la peine de les dénoyauter, n'esquisse, contre toute attente, pas le moindre geste pour la retenir. Une honnête rasade abrège le ricanement avec lequel Madjid a accompagné la prise de la bouteille. Bachir revient en force, après la retraite des olives. Le restant de vin est bu sans désemparer. Et Madjid, pris de vitesse, ratera l'aubaine de renouveler l'ivresse propitiatoire car, pendant que son compère s'imbibe du seul sérum de vérité qui ait jamais pu faire transcender les contingences terrestres pour mettre face à face, dans un duel féroce et indéfiniment rajeuni, la quête de l'absolu et la mort, son double et son miroir déformant, il est en train de rendre ses entrailles. Comme fasciné, oiseau immobilisé en plein vol par le regard magnétique du serpent, par le rejet rosâtre de son compère, Bachir reste un moment bouche bée, suivant avec la docile religiosité de l'hypnotisé le filet liquide qui descend au ralenti de la lèvre

inférieure de Madjid pour aller se tasser en petite mare écumante par la pierre puis, sans que l'explosion se fasse le moins du monde pressentir, il part d'un fou-rire qui confine à la démente.

Et c'est un peu, mitoyenne, la démente.

Bachir se lève et applaudit de toutes ses forces un tribun invisible : le puissant ressort de l'instinct. Face à l'imposante stature de l'école, il siffle un air patriotique qu'il accompagne d'une marche martiale délibérément clownesque. Du banal balancement des mains à la danse débridée, totale, il franchit le pas. La vue de la bouteille vide, entrée dans son champ visuel à la faveur d'une pirouette, interrompt subitement les transes qui commencent à le saisir. Il se dirige vers l'objet de la diversion et lui assène un coup de talon qui l'envoie valdinguer, dans un bruit de bris assourdi par les rumeurs du jour limpide, dans une pente semée de cailloutis.

3

A un moment d'accalmie sur la route proche, on entend les écoliers réciter des passages du Livre sous la surveillance sourcilleuse d'un maître au pied bot dont ils ne se privent pas, à la sortie, de se gausser au risque d'encourir le châtement exemplaire au cas où ils viendraient à être reconnus dans la masse des enfants du Quartier.

Sourde, lente, s'étirant en répétitions un peu pâteuses, le chœur rechignant aux assauts vocaux du creux de sa somnolence, la psalmodie subit pourtant aux endroits les plus inattendus des convulsions cacophoniques, une accélération du rythme et de la tonalité qui fait, en un éclair vite éclipsé, émerger du lot l'acuité d'une voix approximative mais laborieuse, une stridence prémonitoire qui annonce, en la fulguration de sa chute, la baisse

de tension générale, la reprise du cours vocal premier qui ira, par soubresauts, s'éteignant.

Comme à l'accoutumée, l'école respire après l'escapade le sérieux de la discipline et du savoir solennel. Exacerbée par l'empire du vin, cette impression de rigide normalité, d'inexpugnable figement, met en Bachir le feu aux poudres de la furie.

Il est vrai que l'hostilité qu'il nourrit à l'égard de l'école, de toute école, est de trop vieux lignage pour espérer la rémission.

Dans son village natal, périlleusement perché sur l'un des plus hauts pitons de la montagne, vint un jour, dit-on, l'Etranger. Casqué d'acier rutilant, chaussé de bottes de cuir rouge renvoyant de terre les scintillements du soleil, un sabre traînant le long de sa jambe gauche, le mousqueton serré dans la main droite, un poignard à la lame courbe fiché entre la ceinture et le pantalon, il répandait à la ronde un sourire mêlant à la crainte le triomphe. Ce sourire persistant n'atténuait en rien, cependant, les odeurs de poudre brûlée et de sang qu'exhalait, en une sorte de vapeur immatérielle que perçoit l'esprit bien avant et mieux que la narine, sa personne impeccablement tirée à quatre épingles en dépit de l'anarchie des formes introduite dans sa verticalité par le jaillissement effilé de ses armes blanches et à feu ainsi que par l'imparfaite rondeur de son casque et de son barda.

Les anciens qui ont hérité, en même temps que de l'antique sagacité comme d'un viatique de bon sens et d'honneur que le chemin enrichit au lieu de le dilapider, de l'instinctive conscience de l'invasion du péril qui débute toujours dans un bain de sang et se perpétue dans un simulacre de bain de jouvence civilisationnel, ont accueilli, la mort dans l'âme, l'Etranger plastronnant dans son uniforme scintillant, aussitôt arrivé aussitôt circonscrit de la méfiance fourbie par les siècles comme l'arme de la durée, percevant déjà dans la main qu'il tendait comme un étendard de paix la même main qui avait mis à sac les villages de la plaine, distillé du poison dans l'oued chétif qui capte depuis la nuit des temps la fonte des neiges pour les répartir à travers les sources

de la contrée, achevé de sang-froid les blessés des batailles féroces qui avaient jalonné l'ascension de l'armée étrangère vers les pitons.

4

Frappé de la forme la plus sournoise de l'amnésie, celle qui expurge le souvenir de sa substance pour n'en garder que les contours vaporeux, Bachir revit pourtant, en de précieux retours de lucide nostalgie, dans sa mémoire éclatée les chants interminables et chatoyants, tour à tour thrènes et chansons de geste, qu'égrenait, lors de certaines cérémonies de son enfance, une femme jeune et belle, au visage tendu et luisant dans l'évanescent halo du quinquet qui, exténuée et pathétique, passait le relais à une autre, dans la même atmosphère de profonde magie et de déclin recusé, laquelle se faisait, à bout de voix, relever par une troisième surgissant du fond de la pièce vaguement rectangulaire, puis par une quatrième, et une cinquième, en une chaîne ininterrompue qui coule comme une onde phosphorescente dans les ténèbres des yeux, jusqu'à ce que, brouillant le rythme, renversant l'état de grâce, l'aube ennemie vienne dissoudre les monstres sacrés des légendes et rétablir dans sa cruelle teneur le jour oppressant car lui-même oppressé, réduit en miettes, insensible dans son funeste éparpillement, à la grandeur de la contrée, à sa vaillance inaltérée en dépit des défaites, malgré les conquêtes qui ont perverti les souches sans pouvoir attenter à la sève, à ce qui, intouchable, fuyant comme le mercure, dure envers et contre les convoitises, enfle et se reproduit en terrain hostile et finit, dans la salvatrice explosion, par déchiqeter l'être du convoiteur.

Les enfants, comme Bachir alors, n'en savaient pas plus que ce que rapportait la légende. Et la légende dresse la statue des héros

qui tinrent tête, les mains presque nues, à l'apocalypse venue de contrées impies sans pour autant dire l'ampleur et les conséquences de l'apocalypse. Transgressant la coutume qui prescrivait de ne jamais mêler les enfants aux choses graves, un Ancien au passé prestigieux, combattant duvetueux à la plus grande bataille de la montagne, marcheur hors-pair qui rallia en mettant moitié moins de temps que la moyenne les lointains lieux du pèlerinage, eut l'audace ou l'inconscience de les réunir un jour sous l'unique frêne du village, planté à l'orée du cimetière qui fait face à l'école, et leur parla le langage de la vérité.

L'Ancien ne survécut guère longtemps à sa dérive. Quelques jours seulement après la révélation fatidique qui lui valut la réprobation du Conseil des Anciens, il succomba à un violent accès de fièvre comme ourdie pour lui être fatale. Aux premières lueurs du jour, le village en émoi apprit la nouvelle et l'on commença à se demander comment le roc qu'il était encore la veille avait pu aussi soudainement disparaître, sans avoir manifesté le moindre signe de fatigue ou de maladie. Certains se sont mis à conjecturer. Mais la suspicion fut vite étouffée. Comme pour s'amender de l'ostracisme dans lequel il avait tenu le défunt pour une faute qui paraît, face à la mort, terriblement dérisoire, le Conseil des Anciens prit les choses en main et le frondeur eut droit aux plus grandes funérailles que le village ait jamais connues.

5

Bachir pressent confusément que les confidences de l'Ancien, dont il a gardé des bribes éparses et assez incohérentes, ont compté pour beaucoup dans sa haine viscérale de l'école. L'Ancien, presque centenaire avec ses yeux dardant le feu, drapé dans son burnous, l'oreille dressée qui captait encore sans doute

le sifflement des balles, racontait des heures durant, en agitant son corps noueux d'indomptable rebelle qui parachève sa rébellion par le verbe, l'ivresse de l'attaque, le désordre indicible du champ de bataille, puis, face à un ennemi plus nombreux et mieux équipé, la retraite vers le piton, puis la défaite, le découragement.

Aux mots de l'Ancien, Bachir substitua des images.

Après le carnage de la plaine, l'Etranger arriva, triomphant de la résistance du piton, ruisselant de sourires, tendant la main, distribuant à gauche et à droite des cadeaux tirés de son barda comme si les gens du village, à l'instar de ceux des autres villages du piton qui avaient reçu au même moment le même Etranger, avaient perdu en même temps que la bataille, la mémoire et la fierté.

Il vint un autre Etranger, sanglé dans un uniforme chamarré, suivi de nombreux soldats auxquels il semblait donner des ordres et qui avaient, d'entrée, quadrillé le village, dressé en un clin d'œil des chevaux de frise et des miradors, contrôlant le moindre mètre carré et, quelques jours après, il vint, dans le film touffu et parcellaire que fait défiler Bachir, des chargements de ciment, de briques, de tuiles, de poutres. Il vint aussi des Etrangers à l'allure frêle et au teint pâle qui se sont tout de suite mis à mesurer dans tous les sens, avec d'étranges instruments, le terrain qui fait face au cimetière, l'espace sacré de Sidi M'Lass, le saint des saints, creusé en divers endroits, délimitant avec du fil de fer accroché à des morceaux de bois, rapprochant les matériaux. Puis, il se dressa, à une rapidité qui suscita l'ahurissement du village, une bâtisse divisée en deux grandes salles, avec une cour dallée, des tuiles rouges comme aucun homme du village n'en avait jamais vu.

Ainsi fut dressée l'école.

Le cœur gros, on commença à s'habituer aux arrivants de tout acabit, y compris à ces vieillards graves, vêtus de gandouras blanches, chaussés de mules aussi rudimentaires que celles que portent les villageois, traînant sur la poitrine des croix

volumineuses et brillantes, et qui ont, à la stupéfaction générale, appris en quelques mois à parler parfaitement la langue pourtant difficile de la contrée pour convaincre les villageois dans leur propre langue à apprendre celle des envahisseurs.

Le jour arriva où Bachir lui-même dut se rendre à l'école. Il y alla bien sûr parce que, son père voulant soustraire son unique rejeton à la condition de berger, l'y avait inscrit sans lui laisser le choix. Il dut se résigner, mais aux premiers jours, il sentit déjà l'inhospitalité de la salle de classe où planait la désagréable odeur du tabac de l'instituteur et celle de la craie. Contraint et forcé, il se levait tous les jours à l'aube, enfilait sa blouse grise, coiffait sa tête de la chéchia rouge et prenait le chemin de l'école.

La classe, c'est l'immobilisme et le silence rompu seulement par la savante pèroraison du maître. Et c'est peut-être instinctivement, de façon irréfléchie, pour lutter contre ces visages de la même et unique dictature, que Bachir s'est mis, un jour sur deux, à oublier de se rendre à l'école, inventant toutes sortes d'excuses pour justifier ses absences. L'instituteur le grondait, sans plus. Les absences impunies de Bachir se mirent à se multiplier et à se prolonger. Excédé, l'instituteur lui dit un jour où il réapparut après une absence plus longue qu'à l'ordinaire :

- Bachir, lève-toi!

- Oui, monsieur! répondit, flegmatique, le berger.

Bachir se lève. La classe se contracte. On entendrait voler une mouche.

- Tu préfères garder les chèvres plutôt que de venir t'instruire comme tes camarades!

- Oui, monsieur!

- C'est bien, les chèvres, ça te sort de l'ignorance!

- Oui, monsieur!

- Alors à partir d'aujourd'hui, tu es autorisé à garder tes chèvres à plein temps.

- Oui, monsieur! dit encore le berger sur le même ton.

Bachir se rassied le plus normalement du monde et, fulminant, l'instituteur se précipite sur lui, le prend brutalement par le collet et le met à la porte.

- Tu diras à ton père de passer me voir!

- Oui, monsieur!

L'instituteur claque furieusement la porte et reprend sa dictée. De l'extérieur, Bachir se met à la fenêtre et regarde, narquois, ses camarades s'appliquer sur leur cahier. Un des élèves le repère et l'information fait aussitôt le tour de la classe. Impossible de garder les yeux sur le cahier rébarbatif alors que la tête railleuse du berger écrasée contre la vitre interpelle pour une fugitive récréation. L'instituteur découvre le manège. Il court vers la porte à la grande joie des enfants, amusés de voir sa peine à mouvoir une si volumineuse corpulence. Mais déjà Bachir s'est faufilé entre les tombes du cimetière, de l'autre côté de la route sur laquelle donne la classe. Bachir ne remettra plus jamais les pieds dans une salle de classe, sinon pour voter.

Madjid a écouté avec attention le récit de Bachir. Sans raison apparente, il saisit le manteau de ce dernier et l'envoie sur les chardons, accompagnant l'élan qui précède son jet d'un fou-rire frisant l'hystérie. Le châtiment ne tarda pas. Bachir enlève un de ses godillots et le projette violemment sur son coupable compère. Le projectile fait saigner légèrement le front de Madjid. L'instituteur au pied-bot apparaît à la fenêtre. Il aperçoit les deux hommes, dont il connaît la démesure du geste et de la parole, et rentre aussitôt. L'intermède a fait mouche : pendant la fraction de temps que l'instituteur a consacré à aller à la fenêtre, le chahut a démarré. Bachir tend l'oreille pour savourer ce qu'il considère comme une mutinerie en bonne et due forme. Ne pouvant récupérer son godillot lancé par Madjid à l'intérieur de l'école par-dessus l'enclos grillagé, Bachir abandonne l'autre sur sa pierre. Pieds nus, il caracole d'une pierre à l'autre, en riant toutes les larmes de son corps.

- Je ne sais plus combien ils étaient, cinq ou six, sept peut-être...

Madjid se lève et la cloche de l'école retentit. Une nuée d'enfants, piaffant d'impatience, se précipite, après le moment d'arrêt obligatoire sous le préau, toutes voiles dehors vers la sortie. Le ciel du jour limpide s'emplit d'un concert de clameurs diffuses. Au garde-à-vous devant le portail qu'il vient d'ouvrir, un concierge de trente ans, à la chevelure poivre et sel et au regard déjà chargé de sénilité, fait tinter un monumental trousseau de clés de tailles et de formes différentes.

Madjid risque encore l'ironie :

- Les clés du savoir!

Accroché au grillage de l'école, Bachir suit rêveusement le branle-bas de la sortie. Un premier peloton de gosses est à présent loin de l'école située à l'écart du pâté central des bâtiments du Quartier, en bordure du guéret. Le flot de ses clameurs entre en trombe dans le Quartier avec les mille et un bruits auquel il se confond vite. Moment d'indicible extase: Bachir rit de toutes ses dents jaunies par la nicotine en pissant par un trou du grillage. Sortant de son bureau, le directeur de l'école surprend la scène, redresse nerveusement son binocle puis détourne la tête. Le concierge ferme le portail, pendant que les derniers élèves s'acheminent nonchalamment vers ce Quartier qui les tient en otages. Les instituteurs bavardent un moment sous le préau. Le directeur interpelle avec autorité le concierge qui accourt en claudiquant. Bachir les regarde en fermant sa braguette.

6

Madjid toussote en s'appuyant au pylône. C'est ici et toujours, à cet endroit mille fois maudit, face à l'escalier en colimaçon que,

curieusement, la colère le prend à la gorge, le serre jusqu'à l'étouffement, le libère de la lave qui parcourt ses veines en allumant mille feux intérieurs projetés en éclairs incisifs dans ses yeux, agitant ses mains dans un inextinguible tremblement. Le Quartier — qu'il surnomme, sans avoir jamais su pourquoi, la Cité Interdite — ronfle à cette heure sous l'œil narquois de ses multiples époux. Carcérale cité de songes bafoués, engluée dans ses langes enchevêtrés, où sommeillent, sur l'envers des paillasses, des espérances sanglantes comme d'improbables reliques des anciennes visions désormais fermées à l'air et à la lumière dans l'asphyxiant exiguité de leur rencard à tout jamais scellé.

A mesure que les années passent, attisés par le désœuvrement qui propulse vers le corps la seule raison que la raison ne connaît pas, les foyers engendrent sans désemparer de prolifiques progénitures et l'immense dortoir confronté à tant de sommeils à satisfaire, s'est petit à petit retranché dans ses abris de béton qui se fissurent, tandis que les espérances nourries par tant de douleur, fourbues par un appel sans relâche, ont rebroussé chemin, laissant le Quartier anxieusement couché sur les berges du doute.

- Ah! Les enfants de putains, les bâtards! brame Bachir en décapitant un mégot.

Fenêtres fermées, rideau baissé, la Cité Interdite libère enfin son souffle de dormeuse trahie à la lisière de l'orgasme. Rassasié, Bachir avale, miette après miette, son mégot. Madjid évacue la lave : il assène à Bachir un méchant coup de coude sur le dos. Le compère se lève, quitte le frileux cercle de lumière que trace le lampadaire voisin, fait trois pas de grenouille et se retourne vers Madjid demeuré, lui, sous les feux de la rampe.

-Ah! Les enfants de putains, les bâtards!

La Cité a appris le sommeil pour oublier ses rancœurs de vestale séduite et abandonnée. Et ses époux multiples, ses insatiables amants tapis dans l'ombre où ils se tiennent aux aguets, les uns comme les autres disposés à abattre n'importe

quelle carte pour présider aux destinées de ce Quartier rongé par la dérélition, sacrifiant jusqu'à leur sommeil pour se guetter, se mesurer à distance, s'épier dans leurs moindres faits et gestes pour élaborer, dans les arcanes inaccessibles des complots, de terrifiants stratagèmes; ses époux multiples, ses insatiables amants, ne connaîtront la réplétion que le jour où elle viendra montrer ses charmes et qu'ils l'accueilleront avec dédain.

Madjid revient vers le cercle de lumière.

La Cité Interdite s'est masturbée plusieurs fois avant de s'assoupir dans un rêve généreux et ses époux et ses amants ambigus et soupçonneux, ses soupirants sans souffle et sans programme, épuisés par l'adversité de tous les instants, ne cesseront de se livrer d'impitoyables luttes souterraines que jamais ne laissera deviner leur idyllique concorde publique jusqu'à ce que les plus coriaces d'entre eux réunissent l'audace nécessaire pour grimper sur le dos de la dormeuse en exhibant, la tête haute, l'enviable trophée qu'ils passeront sous le nez de leurs rivaux défaits et hargneux, avant de se résigner à mettre leur endurance au service des vainqueurs...

Bachir tend le bras, immobilise le menton et, emphatique à dessein, déclame :

- ... au service du bien, mon cher ami!

Et c'est dans cette foire d'empoigne permanente et occulte que se forment nos représentants bien aimés.

Bachir disparaît derrière l'immeuble, Madjid grimpe l'escalier.

7

Elan brisé. Invariablement brisé. Entre la nuit qui se bourre des illusions que charrie l'insomnie et l'implacable platitude diurne, la lucidité vacille. Insolite rigueur d'un ciel incolore, vision des néants!

Madjid atterrit et pousse la porte. La chambre. Piteuse demeure meublée d'un lit à ressorts geignant à longueur de nuit dans un coin, d'un cageot faisant office de table de chevet et d'une chaise bancale occupant un angle. Gîte de concentration, selon la formule consacrée par son accidentel locataire, déniché par un vague compagnon de beuverie en échange d'une caisse de vin de la meilleure cuvée.

Un dictionnaire massif et dépareillé trône sur la chaise au pied de laquelle quelques livres jonchent le sol en ciment. Une tenace odeur de cendres refroidies et de chaussettes sales y plane. Quelque part, dans le fouillis de la nuit, la musique tente d'élire domicile. Une guitare profère un air de flamenco. Entre deux coïts, le Quartier tend délicieusement l'oreille et se mord la lèvre de compassion. Bientôt, les accords emplis de colère seront estompés par le ronronnement de la vie dormant son dernier quart d'heure. Des voitures démarreront bruyamment. Joyeux ou taciturnes, les enfants, tirés du lit pour aller chercher le pain, s'opposeront dans une furtive partie de football pour se disputer un ballon improvisé avec du papier et de la ficelle. Le Quartier s'ouvrira paresseusement au jour et le laitier ne passera pas. Il ne passe jamais. On boit le fiel du matin qui fait plus vite grandir les enfants.

Madjid en aparté :

- Les jours se suivent et finalement se ressemblent comme des soldats disciplinés dans leur tyrannie!

Saïd pointe un index tremblant vers le dictionnaire, l'univers inerte :

- Jette ce musée d'horreur aux flammes du geste qui construit et ta définition de la Cité Interdite brûlera comme il se doit, comme une torche. Une pause. Saïd enchaîne :

- Alors, devant l'incurie des mots, il faudra façonner la cité ouverte, enthousiaste, purifiée par la tempête salvatrice, lavée des scories et vidée de tous ses crotales. Cette cité-là, cet Eden aux rivages fastueux, naît dans chaque discours et chaque

promesse où elle retourne se tapir après avoir timidement montré le nez.

Lourd silence. Le poids du malaise en coulée. Saïd écrase le mégot sous l'une de ses chaussures. Tics à la ronde. Silence pérenne. Encore des tics incontrôlés et éloquents. Lourd silence pérenne. Michou ramasse un morceau de carton traînant à ses pieds. Il lit distraitement, en cassant les mots :

- Soc-ié-té ano-nyme!

Il interrompt ce qu'il voulait présenter comme une note d'humour en en percevant l'absurde à mi-chemin.

Madjid, avec onction :

- Voilà finalement le fond du problème : l'irruption de l'anonymat dans ce grouillement...

L'élan reprend du poil de la bête.

Ravagés par la fatigue, les visages recouvrent la teinte de l'orage.

Madjid laisse l'idée en suspens. Il conclut par un regard dubitatif. Les mots ont leur revers, médailles contrefaites et lourdes à porter, il vient à l'instant de le découvrir. Sang de l'indomptable langage félon! A présent, la nuit a plié bagage. Le dictionnaire produit le bruit feutré d'un déclin d'empire en piquant vers le parquet. La chaise lui emboîte le pas. Ils sont partis, aux quatre vents. Resté seul, Madjid se met à contempler un pan du mur rongé par la lèpre, lui trouvant, dans l'évanescence de l'herbe qui magnifie, l'éclat d'une œuvre de génie accidentellement commise. Au bout d'un moment de béatitude, il décide de sortir prendre l'air. Remonte en ruminant des pensées confuses. Atterrit. Puis pousse la porte.

- Je ne m'en irai nulle part aujourd'hui. La nuit finira bien par revenir sur les lieux de ses méfaits.

Il s'assoupit. Dehors, les voitures commencent à vrombir.

Madjid n'est sûr de rien, comment peut-il l'être dans le tangage de la tête baignant dans les remous de l'herbe, délétaire survivance du houleux voyage de barbarie?

- Ils étaient cinq ou six ou peut-être sept!

Bachir le vrille de son regard interrogatif. Puis promène des yeux indécis sur la façade jaune de l'école.

- Ils sont partis à l'aube.

Suivi des autres, Saïd pousse la porte de l'extérieur. Elle cède en grinçant. Madjid se lève du lit et vient vers Saïd qui salue d'un évasif hochement de tête.

- On peut rester?, demande Saïd, péremptoire.

- Bien sûr! répond l'hôte en s'efforçant de sourire. Le ricanement de Saïd ferait vibrer un glacier.

- Dehors, dit-il, on vérifie l'identité des rats et des chats farfouilleurs. Il y a des patrouilles aux alentours des poubelles.

Saïd finit sa phrase par un miaulement plus vrai que nature. Madjid soulève le vieux matelas qui gît, piteux, sur le sommier et retire trois peaux de mouton qu'il dispose en tapis sur le parquet en ciment. Les compagnons de Saïd s'y asseyent à croupetons, formant une ronde. Madjid s'insère dans la ronde, libérant le lit. Le Quartier dort sur ses deux oreilles. On entend à peine sa besogneuse respiration. Saïd souffle dans ses mains. Chape de silence. Chacun fixe un point de l'espace submergé par la houle tabagique. L'exutoire? Sang de l'indomptable langage félon! Les mots sont de dangereux fauves : ils s'entre-dévorent avec férocité et gare aux plus faibles, aux plus insignifiants. Et l'amour, l'espace du ressourcement? Recouvrer Haoua, la trace première du désordre, dans le battement de cils de la première passante. Taira-t-elle, la recluse aux yeux en amande, un jour ses troubles prophéties? Il y a une Cité à bâtir à la lisière des serments. Les mots et l'amour, eux, détruisent. Ce sont des prédateurs.

Madjid reçoit la cigarette qui circule depuis un moment de son voisin de droite. Un rêve qui flagelle, clos. La cascade s'immobilise. La cigarette éternise la durée entrevue. La fumée dans laquelle la chambre baigne exhale le parfum capiteux du paradis perdu avant même d'être trouvé.

La cigarette poursuit sa randonnée de magie instantanée.

Derrière elle, sur un écran de soie, surgit un salmigondis d'algues. Mortes. Lumineuses. Algues-fleurs. Encore et toujours des algues.

La nuit avance à grands pas, se frayant un chemin dans l'autre nuit, celle des algues. Savoir l'heure temporise le vertige final, le somptueux éclaboussement des sens. L'aube va sûrement commencer à poindre comme le canon d'un fusil fatal. Transgressant le rite, Saïd, sacrifiant à l'une des incorrigibles manies, écrase le mégot sous l'une de ses chaussures.

Michou propose d'en rouler un autre. Saïd répond que c'est tard. Qu'importe : le froid du matin a la ténacité des maux de dent. L'évidence est encore réitérée par le jour qui se lève du mauvais pied : consommer les flots d'illusions blettes jusqu'à la lie, toute la sainte nuit, puis se dresser abattu au soleil de caoutchouc. Fugaces, les dernières apparitions se décomposent en se télescopant. Tempête moribonde de figures décharnées, flouées. Fluides, incertaines jusqu'au réveil qui coup sur coup les exhume puis les inhume. Encore des algues. Obsession d'une noyade. Algues chaotiques. Saponacées. La foudre s'atténue dans les têtes. Les algues sont englouties par un gouffre invisible. De plain-pied dans le quotidien, Saïd préconise :

- On y va!

Les gars acquiescent de la tête mais personne ne se lève. C'est à ce moment-là qu'est partie la discussion. Michou estime qu'il est inutile de se presser. Saïd insiste :

- Il faut qu'on parte!

Les gars se lèvent et sortent. Madjid sort aussi puis revient pour s'assoupir. Au début de l'après-midi, Bachir vient le réveiller. Il lui montre la doublure de son manteau. Ils prennent le chemin du guéret.

Et graduellement l'osmose s'accomplit, liant dans le même destin las le ciment et la ferraille dressés en hautes murailles de béton qui ne laissent s'échapper de leurs rets que de dérisoires pans de ciel (n'était le guéret, le vaste ciel aurait été une légende de plus) et des yeux accablés de cernes et éteints par la fanure des illusions. Le Quartier a vieilli à la même cadence forcée que ses pionniers et l'un et les autres, pareillement décrépits, offrent le même tableau de terrain vague.

Les pionniers à la progéniture aujourd'hui massive ont vu, au fil des ans dont ils souhaitaient pouvoir inhiber l'irréversible marche, le Quartier perdre la belle rutilance de ses premiers balbutiements qui ont commencé avec leurs premiers déboires. De même que lui, yeux fixes tournés vers l'obscur vivacité de la pierre, les a vus petit à petit se départir de la vigueur d'une jeunesse dont ils ont déposé un morceau à chaque coin de jour.

Les pionniers sont arrivés le pas alerte et la poitrine bombée, prêts à se lancer à l'assaut des moulins à vent mais pressentant déjà, au point culminant de l'espérance, le feu qui allait les consumer crépiter sous la terre. Ils ont chômé, travaillé à mi-temps, fait d'innombrables enfants à leurs femmes tapies dans l'ombre de mâles intransigeants qui bourdonnent dans les jupes de femelles amplement flétries, les renversent sur les paillasses sans leur laisser le temps de poser les casseroles, se lissent la moustache d'un geste de conquérant assouvi et s'en vont au café en fermant la porte à double tour.

Des pionniers, beaucoup sont partis. D'autres sont restés, fidèles à leurs vieilles amarres ou incapables de tenter le quitte ou double du saut dans le vide. L'exil, le magnétisme de l'inconnu, en a appelé qui n'ont su opposer aucune cire aux chants des sirènes d'au-delà les mers. Ils sont partis déjà éblouis par l'attrait d'une vie toute de dorure qui commence avec l'exaltation du naufragé sans recours, désespéré, attendant les bras croisés

d'impuissance l'aspiration ultime des monstres sous-marins et que tire du tumulte des flots la main sensuelle de la princesse de ses désirs. Avant d'en avoir cuvé les prémices, leur rêve de vie rutilante a courbé l'échine et s'en est allé, vaincu et résigné avant de livrer bataille, s'enterrer dans le double caveau de mines impitoyables et de chambrées sordides. Et leur rêve de jeunesse, celui pour lequel ils ont osé rompre le cordon ombilical, sort de l'épreuve le regard désormais happé par le vague et le museau à jamais maculé de suie. Le cimetière aussi en a pris. La route qui y mène en serpentant à travers le guéret n'est pas prête d'effacer de ses tympanes le martèlement de maintes processions éplorées, revenant à chaque fois porteuses d'un peu plus de lassitude sachant qu'elles ne feront jamais leur dernier voyage vers ce lieu sinistre en dépit de sa blancheur et de sa netteté.

Quelques-uns, dont on se souvient parfois du maintien bravache, sont partis avec des fers au milieu de la nuit, tandis que les enfants dormaient d'un œil et que les femmes dissimulaient leurs larmes. Ils ne sont jamais revenus et leurs noms gravés d'or sur les stèles ne suffirent pas à emplir les maisonnées. Pourtant, un homme est arrivé un jour sur l'esplanade. Les enfants l'ont tout de suite entouré de leurs cruelles railleries. Il était crasseux dans ses hardes et avait le visage bouffi derrière une méchante barbe en bataille. Il portait une musette d'où il sortait un monceau de papiers qu'il montrait aux enfants. On comprit très vite qu'il était muet. A la différence des clochards de passage, celui-ci resta longtemps à traîner à travers le Quartier, se nourrissant du morceau de pain quémandé par-ci et par-là. Il semblait bien connaître le Quartier pour un étranger. Sa femme a fini par le reconnaître, le jour où, après maints tâtonnements, il sut retrouver la porte de sa maison. Car il était du Quartier. Plus tard, on raconta sa légende. Maquisard, il fut pris par l'armée étrangère, incarcéré dans une prison d'où, avec deux camarades, il s'évada pour rejoindre le maquis. Ses camarades du maquis le tinrent dans la suspicion. Il a dû donner des preuves de son innocence en multipliant les actes de

bravoure, prenant chaque fois des risques considérables. Il fut repris une deuxième fois et une deuxième fois s'évada. Rejoignant le maquis, cette fois-ci, ses camarades ne voulurent pas croire à son histoire. On susurra, avant de le proclamer ouvertement, qu'il était de mèche avec l'armée étrangère. Il essaya de se défendre mais personne ne voulut entendre parler de sa prétendue double évasion comme d'un acte d'héroïsme. Seul le plus vieux des maquisards le croyait à moitié. Il décida qu'un conseil se tint où chacun donnerait son opinion sur l'affaire. Le vieux maquisard proposa qu'on confie à l'évadé une mission particulièrement périlleuse. Il proposa qu'on lui donne pour objectif de faire sauter la poudrière de la caserne de l'armée étrangère. Tout le monde savait qu'il était impossible à un homme seul de réussir un tel exploit. On demanda son avis à l'inculpé :

- Si vous voulez m'envoyer à une mort certaine pour savoir si je suis innocent, je préfère que vous me croyiez coupable. Et, mort pour mort, je préfère être exécuté sur le champ.

Personne n'osait prendre la responsabilité de le faire exécuter; après tout, sa culpabilité n'était basée que sur de vagues soupçons. Le silence se fit. On pria l'évadé de se retirer et on délibéra. La prise de parole de l'évadé modifia l'opinion de beaucoup de maquisards. Les débats ont été houleux et brouillons. La frange dure des maquisards a fini par s'imposer. On décida de le tenir reclus, le privant de l'honneur des batailles. On l'interna dans une grotte de la montagne sous la surveillance de deux gardes qui étaient relevés tous les trois jours. Et c'est dans l'obscurité de cette grotte où il passa les deux dernières années de la guerre qu'il perdit la raison. C'est un homme fou, auquel la guerre a pris sa raison et son honneur, qui a sillonné huit ans durant le vaste pays à la recherche de sa femme et de son fils dans les bras duquel il rendra son dernier soupir. Beaucoup de pionniers sont restés. Et à présent, ils se tiennent des deux côtés de cette infranchissable barrière qui rend dérisoire le chemin ensemble parcouru. Les uns goûtent, avec la

délectation du héros fatigué et en conséquence récompensé, à la prodigalité de la terre de la grande promesse tenue. Ils s'entourent de secrétaires au maintien de starlettes sémillantes et de plantons patibulaires. Et les autres, beaucoup d'autres, continuent à croupir dans la même misère rendue encore plus amère par la réalité au bout du regard que les compagnons d'autrefois sont devenus ce qu'ils ont combattu. Apprentis sorciers, ils ont appris à manier, avec une égale dextérité, la trique et le verbe étriqué.

Les pionniers incarnent les légendes qui courent. Le Quartier est partie intégrante de leur vie qu'ils ne sauraient imaginer ailleurs. Tout comme ils sont, eux, un élément cardinal du décor menaçant ruine qu'il offre au regard du coeur.

Les murs du Quartier demeurent debout face au temps qui dévale la pente glissant vers le tombeau (le jour qui part est, toujours, mieux que celui qui advient) devant les yeux écarquillés par une stupeur béate de septuagénaires amochés, surpris d'avoir tant de fois survécu aux cataclysmes, épaves surnageant malgré elles sur les lieux de la noyade qui n'a pas tout à fait eu lieu.

Les murs ne soufflent mot de leurs secrets, eux qui ne portent pas seulement la patine inévitable qui les fait d'un autre âge et d'une mémoire autre. Sur certains de leur flancs, témoins d'un jour ou de l'immortalité, courent des gammes de graffitis. Feux successifs et cendres vacillantes! Les mots d'ordre lapidaires tracés d'un geste furtif entre chien et loup côtoient, dans le meilleur des voisinages, la réclame anonyme et désintéressée pour les fesses sublimes de Aïcha, la magnifique femme de joie du bâtiment 3, qui se donne sans regarder la tête du client, réalise avec une rare perfection la pose qui convient au mâle, pratique des prix imbattables et accepte, suprême facilité, le crédit. Tout cela, sans avoir d'autorisation officielle. Mais la clandestinité de son commerce sans ambition et sans reproches est aussi ébruitée que le soutien qui lui vient d'un des séides du Comité des Exégètes.

Avec les conditions qu'elle offre et qui permettent aux adolescents de se faufiler, à la racine de la nuit, entre deux immeubles et deux compagnons d'ennui languide et de glisser subrepticement pour mettre leurs théories fraîchement élaborées en pratique, aux célibataires endurcis et fauchés de s'élaborer entre le thé à la menthe à contre cœur ingurgité et la hargne de l'oisiveté un coin de paradis que ne peut démentir l'aridité alentour avec la possibilité inédite de payer par traites (Aïcha a innové : elle tient un carnet), aux pères de familles exigeants et inassouvis d'aller plus loin qu'avec leurs légitimes devant Dieu et les hommes et aux vieillards en retour d'âge de se refaire une santé dans les corps à corps nostalgiques, Aïcha tient incontestablement le haut du pavé. Les autres femmes de joie, moins jeunes et plus fardées, vendant avec parcimonie leurs charmes, sont battues à plate couture par les conditions hautement concurrentielles que Aïcha propose à leur désavantage et rêvent, dans le long intervalle qui sépare la venue toujours inopinée de deux clients, de la voir étripper par un satyre authentique, elles qui sélectionnaient très rigoureusement leurs partenaires d'une passe auxquels elles avaient même songé à établir des cartes.

Les privilégiés qui tâtent de la chair flasque sous l'épais enduit cosmétique des madones du fastueux cloître ne lésinent point sur les prix. Ils ont l'offrande large et la générosité sans bornes, l'appétit insatiable. Le quart d'heure d'amour prend l'allure d'une bacchanale revue et corrigée par des amants sans rivages à laquelle pas un détail ne fait défaut, ni le vin vermeil versé dans des verres baccarat, ni les notes de musique lascives suggérant un Eden coincé entre les quatre murs d'une chambre rêvant d'air et de lumière, ni les quelques pas de danse du ventre, préliminaires offerts en apéritifs pour attiser le désir, hâter l'acte, recommencer tout à zéro et augmenter autant que possible l'addition.

Des filles comme Aïcha ne font guère tache d'huile. Les clients à crédit reviennent trop souvent et payent rarement. Et les

créancières en faillite finissent par faire leurs malles et changent de ville ou de métier.

De ces femmes, le Quartier en a connu son soûl. Femmes de lointains exilés sans adresses exactes et sans espoir de retour, veuves à la fleur de l'âge ne pouvant vivre de la beauté tragique de leur veuvage, elles vendent leurs corps comme d'autres leur savoir-faire et d'autres encore, plus raffinés, leur savoir. Récusant l'opprobre que l'on veut continuellement jeter sur elles, elles jouent en toute conscience la carte de la survie sans s'embarrasser de la chronique qu'elles défrayent. Elles apprennent le langage obscène des hommes et le retournent contre eux.

9

Aïcha, à l'encontre de beaucoup de nubiles, n'a jamais eu l'intelligence de dissimuler son penchant pour les hommes. Adolescente aux seins de femme désirée, elle était déjà la coqueluche du Quartier, celle dont les affidés prononcent le nom avec entendement et ardeur. Elle avait décidé d'une mercuriale que tous les affidés, jeunes et moins jeunes, connaissaient. Deux douros pour palper furtivement ses seins de femme désirée dans le songe moite, un flacon de ploum-ploum pour caresser les cuisses et un foulard pour un baiser.

Elle donnait ses rendez-vous dans un endroit sombre. En un battement de cils elle recevait tous ses soupirants, chargés de désirs fantasques et de menus présents. Tous les soirs, aux premières taches d'obscurité, à des signes précis et ordonnés, les soupirants se pressent sur son passage, jouant du coude et de leur réputation, ne répugnant à aucun détail des discordes plus tard commentées au Café des Amis. Aïcha, princesse régnant sur le songe, prophétesse d'indicibles ébats, était attendue rubis sur l'ongle, ses soupirants connaissant tout de son humeur et de son

état d'esprit, sachant à l'avance ses improvisations étourdissantes et ses coups de tête revigorants, suppliant leur bonne étoile de les remettre parmi les privilégiés qui ont droit aux fugaces raffinements dont elle a le secret et qu'elle dispense sans aucune logique apparente.

Le père de Aïcha a fini par tout savoir. Mortifié par les allusions lâchées au Café des Amis, il a décidé, un soir, de tuer sa fille aînée et de laver son honneur. Il s'en ouvrit à son entourage qui le désapprouva. La tuer, c'est confirmer ce qui n'était encore qu'au stade de ragots, malgré les graffitis qui ne peuvent être, qui ne sont, que l'œuvre enflammée d'un amoureux éconduit qui veut barbouiller de honte un lignage de haute et vieille dignité. Le père, à moitié convaincu, différa sa sanction. Il en parla à un Exégète de ses amis, au maître au pied-bot et tout le monde lui conseilla de ne pas céder à la pulsion de mort avant que la culpabilité de Aïcha n'ait été irréfutablement établie. Le père recula, mais ne céda pas. Il se promit, écorché, d'imaginer un châtiment qui ne soit pas la mort mais qui laverait quand même son honneur et son orgueil terni d'habitué du Café des Amis. Il mit du temps à imaginer son châtiment, Aïcha continuant à recevoir ses soupirants, jusqu'au jour où on le ramena sur une civière, renversé par un trolleybus. Aïcha pleura toutes les larmes de son corps, puis se maria à la mémoire de son père. Au Café des Amis, on cessa de jaser entre deux parties de dominos. Aïcha abandonna son mari et revint, au grand bonheur des affidés, dont les rangs s'étaient serrés avec la montée des âges.

Et muets et tranquilles, les murs du Quartier portent sur leur peau trompeuse le secret de mainte femme abandonnée au sort qu'elle finit par décider de gouverner à son insu, qu'elle façonne au mieux de son jour car elle sait d'instinct, puis d'expérience, que les enfants ne se nourrissent pas de projets tracés noir sur blanc et que le Comité des Exégètes ferme, il est vrai, les yeux mais croise les bras.

Immuable bouquet d'épines, matin et soir la même rengaine.

Nous ne sommes pas encore allés au paradis des hommes; mais irons-nous seulement jamais? Il a encore plu sur la paume de nos mains, depuis quatorze siècles tournées vainement vers le ciel, la pomme de nos incisives discordes.

C'est ici que le mensonge est souverain de territoires arides. Dans les labyrinthes qui se succèdent fourvoyant la vie dans d'atroces dédales qui, d'ici, ressaisissant le fil, recollant les pièces éparses et dépareillées du gâchis, saura peut-être dire la mer, son immémoriale colère de sensualité, le soleil traqué aux confins du délire et le sable, frémissement de l'écume, qui tint dans l'immobilité et la défaite Charles Quint et son armada coulée dans la tempête et la honte.

Sur l'un des murs de sa cellule, Rougi a maladroitement croqué les fesses de Aïcha. Il dort en imaginant la brève chaleur de ses cuisses et l'humidité suave de baisers volés à l'ombre de l'escalier. Les Exégètes passent devant lui et lui répètent que son cas n'a pas encore été instruit. En attendant, Rougi songe à écrire un poème, le poème des poèmes, juste pour passer le temps, mais il se souvient qu'il n'a jamais appris à écrire.

Alors, à sa tête encombrée, il ajoute des plans, n'importe quels plans. Pour substituer le lait au fiel du matin qui fait plus vite grandir les enfants...

La foule, silencieuse, envahit l'esplanade.

- Ça va encore chauffer! souffle Hamidou à l'oreille de Rougi.

Hanté par l'irrépressible désir de retrouver le fameux refrain que fredonnent les ivrognes chevronnés au summum de l'ivresse, Hamidou se perd dans des fragments de sons. Il serre les dents d'impuissance, déploie son regard des jours de vélanie mais ne renonce guère à aller au bout de ses recherches troublées.

A moins, envisage-t-il, de demander à Bachir. Il renonce, appréhendant de rompre le charme. Coiffé d'un béret basque à peu près aussi fripé que son front, Rougi marmonne quelque chose d'inintelligible, accompagnant chaque mot d'un rictus différent. Pour préserver son espace vital, il assène des coups de coude à gauche et à droite à l'instar des victimaires au service du Comité des Exégètes.

Telle une rivière grossie à la confluence de ruisseaux jusque-là perdus dans la vastitude de la vallée, la foule se constitue à la lisière de l'esplanade par la rencontre de groupes d'hommes en provenance des immeubles, du guéret, du Café...

Déserté pour l'esplanade, le Café des Amis respire l'absence soudaine. Le garçon de salle, masque d'hébétude cloué à un faciès simiesque, range des chaises pour la plupart impotentes, interrompt subitement cette occupation pour donner un coup de chiffon à la surface gluante de tables sur lesquelles s'amoncellent d'interminables essaims de mouches attirées par le goût du sucre incrusté dans le bois, laisse choir le chiffon malodorant pour admirer, à mi-chemin entre une hilarité réprimée et une béatitude trop ostentatoire pour être sincère, la magistrale sortie du Poussah qui lui enjoint sur le pas de la porte :

- Les cabinets, ils doivent briller comme ça! désignant d'un index boudiné une dent en or qui jure dans un dentier ravagé par le tabac à priser.

Pivotant sur lui-même, monumental navire amorçant son départ vers le grand large, le Poussah remonte ses pantalons en tweed avant d'engager sa lourde et chavirante démarche vers l'esplanade où il doit arborer, selon le rite, à la barbe de la foule un maintien tout d'apparat à l'adresse particulière des derniers sceptiques et des nouveaux venus, sous-entendant sa richesse dûment acquise et sa puissance sans bornes, tandis que le garçon demeuré seul dans la vaste salle jonchée d'immondices, les yeux rivés sur le chiffon coincé entre les pieds de deux tables géminées, se met à sangloter en s'appuyant au comptoir sur lequel trônent, comme pour parachever sa misère, trois vieux plateaux blanchis par l'usure, une vingtaine de tasses presque toutes ébréchées et un peu plus de verres qu'il doit passer à la plonge avant le retour toujours impromptu du patron, tout comme il doit faire briller de mille feux la salle, disposer dans l'ordre troublé par l'agitation des consommateurs les tables et les chaises et faire disparaître dans la fosse conçue à cet usage les monticules d'excréments accumulés au fil du jour :

- Ils peuvent pas chier dans le trou, les myopes!

Abandonnant ses sanglots avec la même stupéfiante rapidité qu'ils lui sont venus, le garçon de salle se regarde dans la glace émaillée aux trois quarts, de l'autre coté du zinc, s'offre un sourire complice puis se sert une grenadine à l'eau :

- Routine! se confie-t-il

Mimant la démarche du Poussah, il s'en va tâtonner dans le rebut sombre, s'empare d'un balai.

12

Sur l'esplanade, la foule se resserre et son murmure s'élève comme une fumée diffuse qui va s'accumuler en nuage qui jamais ne lâchera sa pluie. Dans l'orage inabouti, le Poussah se fraye un

passage entre des groupes d'hommes qui bavardent avec force gesticulations.

- Des animaux, c'est tout ce qu'ils sont! grogne le Poussah dans un français irréprochable.

Il extériorise son mépris par un immense crachat, laborieusement ramassé dans le palais asséché par la nicotine, qui atterrit sur le col d'une chemise. Satisfait de lui-même et de son crachat, il tend une main chaleureuse à un Exégète avec qui il se trouve nez à nez.

La foule crée autour d'eux un grand vide.

- Regarde-moi ces Philistins! s'indigne le Poussah dans un arabe châtié.

- Dieu aura pitié de leur ignorance! rétorque l'Exégète.

L'un vêtu de tweed et l'autre d'une gandoura blanche immaculée, sans l'ombre d'une souillure, ils conversent au cœur de l'orage expurgé autour d'eux avec la pondération d'édiles parvenus à la faveur de successifs cafouillis, sourire accroché aux lèvres comme la petite tenture du hammam, gominés et adipeux, la peau luisante, les gestes grotesques en dépit de leur frénétique application à mettre le raffinement en poudre à jeter aux yeux de centaines de spectateurs, le regard furetant en diagonale dans le cœur mort de cette foule qu'ils méprisent davantage qu'ils ne se méprisent cordialement sans bien sûr se l'avouer, car s'avouer c'est se défaire.

Alentour, la foule exhale le grondement de l'orage aux trop longues couvaisons... Mais l'orage reste encore foetal et la foule n'est rien d'autre qu'un informe rassemblement d'hommes.

Des hommes, certains semblent pensifs, perdus dans les méandres d'un silence alourdi par les présages.

D'autres bavardent ou rient. Main dans la main, le Poussah et l'Exégète se dirigent, comme dans un désert inhabité et hérissé d'épouvantails, vers la tribune, en frôlant, sans s'en apercevoir, de leurs corps repus et bien soignés des centaines de corps tenus en laisse.

Bachir qui arrive avec Madjid, son compère, les aperçoit et interroge :

- Et si on les étripait!

Madjid ne répond pas. Il essaye de domestiquer sa détresse au milieu de la foule bigarrée et lasse de se trouver partout où un médiocre orateur en mal d'auditoire a besoin d'une foule muette et bien alignée pour parler en son nom et se faire applaudir.

A lui tout seul, Madjid ne peut domestiquer la détresse, la brûlure du secret jusqu'à lui parvenu par les indiscretions de séides du Comité lâchées un soir de vague à l'âme.

- Ils veulent expulser le Vieux Fou du Quartier! lâche-t-il.

Rougi s'approche.

- C'est vrai?

Madjid hoche la tête.

- Y a pas à dire, ça va l'achever! prophétise Rougi en essorant son béret basque.

- Qu'il aille crever ailleurs. Bon débarras.

Le vieillard redresse son turban :

- Il nous débauche tous nos enfants!

Rougi transpire à grosses gouttes. Il vise de ses yeux globuleux la pointe de ses chaussures et bondit comme un diable mû par mille démenées conjuguées, piétine sans y prendre garde le béret basque gisant au pied de l'homme au col amidonné, puis prend le vieillard par le collet. Blême de peur face au démon déchaîné et subit, le vieillard toussote son restant d'énergie. On croirait qu'il va rendre l'âme. Un attroupement se forme autour de Rougi secouant de toutes ses forces sa proie. Sous l'empire de la colère, Rougi a le visage plus rouge que d'habitude et les yeux, injectés de sang, dardent d'impétueuses flammes. Revenu de son étonnement devant la brusquerie de l'échauffourée, Bachir s'interpose entre le vieillard moribond et Rougi qui, terrassé par la pression de plusieurs mains, lâche son adversaire qui s'affale sur le bitume de l'esplanade dans l'indifférence générale :

- Tu passeras devant lui, vieillard d'enfer!

Deux membres du service d'ordre avancent en frayant le passage dans la foule compacte à cet endroit. Rougi a tout juste le temps de ramasser son béret que, déjà, les hommes du service d'ordre le saisissent par les aisselles. Il invective l'humanité entière en montrant son béret.

- Enfants de putains!

Les membres du service d'ordre et leur prise agitée disparaissent à l'angle d'un immeuble, laissant la foule esquissant un timide brouhaha qui s'éteint très vite. Rougi regrette de n'avoir pas donné son compte au vieillard d'enfer et se met à en vouloir à Bachir d'avoir empêché la correction :

- Je retrouverai cette outre ridée! promet-il.

Accalmie qui précède l'orage, car de nouveau déchaîné, Rougi se démène comme un diable, rue dans les brancards, hurle à tout rompre, mord indistinctement tout ce qui se présente à ses dents. Un coup de poing sur l'occiput et Rougi étale sa frêle complexion sur le bas-côté de la route. L'un des membres du service d'ordre le charge sur son épaule comme un vulgaire baluchon, et les autres rebroussent chemin.

- Pourquoi on nous fait venir?

Le bossu, chef éboueur de son état et grande gueule impénitente, pose la question à la ronde.

- Un discours du Comité, répondent en chœur deux adolescents, probablement des jumeaux.

Les cercles s'agrandissent, les discussions s'animent. Des questions, souvent sans réponses, fusent.

- Ah bon! s'exclame le bossu. Il se mouche du revers de la main, puis décrète :

- Je reviendrai quand ils auront fini leur ahanement!

Appuyé au portail coulissant du Café des Amis, le Vieux Fou, arrivé de l'autre côté du délire qui tapote en sourdine sur les tempes de la foule, suit distraitement le mouvement ondoyant qui anime l'esplanade.

Les hommes qui l'aperçoivent détournent la tête, l'air confus de ne pouvoir le saluer, montrer de la sympathie pour celui qu'on savait déjà proscrit pouvant leur attirer des ennuis avec le Comité auquel les nombreux membres du service d'ordre, postés aux quatre coins de l'esplanade, ne manqueront pas de rapporter la chose.

Un gosse vient s'adosser au portail et prend un pan du vieux burnous dans lequel le Vieux Fou drape un corps nouveau et fatigué :

-On dit qu'il faut que tu quittes le Quartier parce que tu ne nous aimes pas. C'est vrai?

Pris au dépourvu le Vieux Fou se réfugie derrière un rictus qui dissimule mal sa tristesse.

- On dit beaucoup de choses qui ne sont pas toujours vraies.

Le gosse ouvre grands les yeux incrédules, visiblement insatisfait de la dérobade. Le Vieux Fou pèse sur sa canne de fortune en plongeant un regard vitreux, ayant presque déjà passé la rampe du néant, dans les yeux de l'enfant et remarque avec effroi combien ils sont déjà durs et intransigeants.

Le gosse met un terme au dialogue. Il s'en va, trottant sur la route du guéret, tenant au bout de ses bras tendus vers l'avant les rênes invisibles d'une invisible monture.

La foule commence à s'agiter, l'impatience. Loin de la rumeur, Rougi rugit dans sa cellule. Le soir accélère sa course. Ça et là, les gestes se font plus secs, l'usure de l'attente perdurant. Hormis l'Exégète auquel un jeune de complexion herculéenne et au visage d'éphèbe adresse des clins d'œil d'intelligence qu'il feint de ne pas remarquer, et le Poussah qui n'arrête pas de se gratter l'aine comme l'ostentation d'un défi d'avance perdu par la foule, le Commandeur et la cour qui se meut habituellement dans son sillage ne sont pas encore arrivés.

L'attente prolonge le calvaire.

Juste ce qu'il faut pour les bavards qui se révèlent, en de pareilles occasions, de précieux compagnons, pour atteindre l'orgasme verbal. Ils rient en gloussant, la bave écumant sous la lèvre, et leurs auditeurs, surpris, se demandent ce qui arrive. Plantant Madjid devant un organe oratoire de premier choix, rescapé indemne de deux guerres et une infinité de bagarres, marcheur à tout crin qui a parcouru les déserts brûlants comme les vastes boulevards des plus tonitruantes des mégapoles,

Bachir s'éclipse, l'œil moqueur, faisant un signe de la main au Vieux Fou :

- Il va encore boire! murmure le Vieux Fou. Boire.

Il va boire. Satisfaire à la profonde, impatiente et ombrageuse exigence des tripes. Rallumer la petite flamme qui brille dans les yeux quand le couvercle qui enferme le cœur dans un caniveau saute sous l'insoutenable pression du sang du lion. Et la flamme revigorée, grandie, irradie alors tout le corps pérennisant l'illusion rebelle d'un monde de fleurs fait, et d'air pur, pourquoi pas nom de Dieu. Un monde lumineux et serein, débarrassé des barbelés et du désordre des appétits, sans béton insatiable, sans bâton virevoltant et tenace, toujours à l'affût du moindre faux pas et de la moindre parole vraie, sans carcans...

Il va boire. Boire comme il le fait depuis toujours, ou presque, pour magnifier dans une désespérante fuite en avant l'instant réel, le noyau d'advenance, qui fleurit, solitaire et invisible, dans la fange, les pieds jusque-là dans la boue et la tête voguant dans des cieux paisibles et ordonnés, tourner le dos à ce monde, bien réel lui aussi, vivier de désarrois consécutifs, où germent comme d'inexpugnables citadelles de pouvoir, les défaites et les renoncements. Boire pour enfermer, ne serait-ce que l'espace d'un battement de cil, le loup-garou des jours dans le rencard de la joie retrouvée le temps d'une escapade de l'autre côté du temps et ouvrir grands les bras à la minute qui s'écoule souveraine, qui se dresse de toute sa vigueur invaincue car invincible, qui vibre et fait vibrer le corps, allégé de sang et de senteurs.

Il va encore boire, l'éternel compagnon des chemins de traverse, toujours gonflé à bloc d'optimisme et de distance, l'hôte de partout et de tous, traînant la soif inextinguible du rescapé des canicules que nulle ivresse n'apaise jamais vraiment.

Au retour des lignes de feu, il marchait, mousse du rêve ligneux, sans avancer d'un pas et la montagne, roc ocre enfoncé dans la rétine, refusait de s'écarter de son chemin.

Arômes spécieux de tenaces hallucinations plantées dans les landes de la mémoire. Des fleurs nubiles, inséminées par un printemps qui fabulait déjà en fournaies, faisaient les yeux vaporeux au soleil naissant dans une mare rosâtre. Scandant le rythme, cette lourdeur de la somnolence contractée une nuit presque totalement blanche face au mugissement des vaches et au piaffement des chevaux, et le métayer du colon avait d'entrée averti, avant même de consentir à donner l'hospitalité de l'étable à l'insu du patron :

- Il faut partir très tôt le matin!

Voûté et nasillard, le métayer taciturne tend au Vieux Fou une poignée de figes sèches et un morceau de galette, puis il disparaît derrière un tracteur. Le Vieux Fou jette avec lassitude son burnous sur le foin. Fourbues, les bêtes semblent énervées par la présence intrusive du vagabond et, plus énervé qu'elles, le Vieux Fou passe une nuit à se retourner dans sa couche jusqu'à ce que le jour, pénétrant par les interstices de la porte, vienne le délivrer des fils de la toile d'insomnie.

Interminable, omniprésente, surgissant à chaque détour, la montagne se dressait en forteresse imprenable. Elle nargue du haut de son faite la fragile silhouette dont elle obstrue le passage.

Le chemin continue de s'allonger. Il pénètre un bois, en contourne un autre, débouche sur une rivière traversée à hauteur d'un pont de fortune, se perd dans les lacets d'une route bitumée qu'il quitte à un moment pour obliquer vers le maquis de genêts périlleusement arc-bouté au bord du gouffre et la montagne demeure toujours lointaine et insaisissable, irascible prodigalité cosmique de la pierre, vision funambulesque embrassée par le mirage.

La fatigue décuple des appréhensions. Pour passer le temps solitaire de la marche, le Vieux Fou s'est mis à faire défiler dans son crâne l'épopée de M'Hamed des Atamar, bandit d'honneur et poète désinvolte, mort d'un coup de poignard dans le dos donné par son meilleur ami, alléché par une récompense jamais obtenue.

Le temps, sa notion intraitable et vague, son éruptive immatérialité, se réduisait en volutes de poussière qui s'ajoutaient aux nuages de celle que les pas du Vieux Fou soulevaient. Seul comptait l'espace, le but indéfini : la distance inconnue à parcourir pour arriver à l'inconnu. Le soleil décidait un arrêt au zénith, le Vieux Fou se jette à l'ombre d'un mûrier.

Le mirage se mit à tourner au bord du regard, folâtrant entre la prégnance du songe et la réalité péremptoire. Le chemin vierge se peuple de la présence d'un homme, cheveux en broussailles cadrant un visage tuméfié. Le jeune vagabond titube et éjecte un énorme crachat, son ombre écrasée, ondoyante, sur les cailloux du chemin.

Le viatique est porté par l'éloquence du visage. Salmigondis de souvenirs, mémoire frappée de cécité mélangeant, dans l'œil de l'errance, les sentiers de montagne aux chemins vicinaux, les ponts en bois aux gares pittoresques, les bornes kilométriques couvertes de graffitis aux wagons de marchandises, les visages sans nom aux visages sans nom, les périple sans but aux périple sans but.

En verve, le jeune vagabond voudrait haranguer les genêts, les cailloux, le profil évanescant de la montagne, il brûle de dire quelque chose à quelque chose. Mais que peut-il dire et à qui, à quoi, sur ce chemin désert en contrebas de la montagne si la providence n'avait pas mis sur sa route un autre vagabond plus vieux et plus blasé, allongé sous un mûrier, rêveur et étourdi :

- Je viens du village, dit Bachir.
- Moi aussi! rétorque le Vieux Fou.

Bachir ouvre sa musette. Les deux compagnons ne se quitteront plus jamais. Un jour, ivres morts, ils arriveront au Quartier alors en chantier.

Chapitre 3

1

A son tour, le gardien extrait de la poche arrière de son pantalon une feuille chiffonnée qu'il déplia méticuleusement, morceau par morceau, y mettant un soin qu'on ne lui soupçonnerait pas. Dès que la feuille retrouva un peu de tenue, il se mit à nous appeler, d'une voix lointaine et monocorde, par nos noms et au fur et à mesure qu'il faisait l'appel, le brigadier rectifiait l'orthographe des noms sur sa propre feuille en gratifiant, chaque fois que de besoin, la République paperassière de ses meilleures pensées. Quand, sur la fin, le gardien prononça le nom du type avec qui je partageais les menottes, le brigadier leva le nez de sa feuille, caressa du bout de l'index la pointe de la visière.

- Tu es là, le Morveux? Ta paillasse doit être encore chaude!

Le rire gras, convulsif, fait d'arrêts secs et de démarrages intempestifs, se déclencha de nouveau laissant, pour le coup, le rang, échaudé, dans une prudente indifférence. Le Morveux était un type manifestement très jeune qui affichait déjà des airs de dur. Un visage glabre, les joues roses sous des yeux luisants de regards obliques, il dégagait une apparence d'espiègle sournoiserie mélangée à une cruauté indéfinissable. Ce type-là, me dis-je, joue encore aux billes et probablement déjà du cran d'arrêt. Sur sa lèvre supérieure, une légère fente, une simple marque peut-être plus qu'une fente, montait, jusqu'à la narine droite et donnait, vue d'une certaine distance, l'impression liquide

d'un filet de morve. La tâche était trop spectaculaire dans un visage aux traits si réguliers pour passer inaperçue.

- Deux par deux! commanda le brigadier, le rang s'étant un peu défait pendant l'appel.

Nous reformâmes le rang. Le brigadier et le gardien échangèrent d'infinies signatures au bas de leurs listes respectives après quoi, aidé du chauffeur dont on n'entendrait jamais le son de la voix, le brigadier passa dans le rang nous libérer des menottes.

Le Morveux me regarda, condescendant. Il m'avait en effet bien eu, mais pourquoi lui en vouloir. La situation était telle que chacun ne pouvait rouler que pour lui-même. Devais-je, de l'avoir compris avant moi, lui en tenir grief?

Le brigadier grimpa dans la cabine du fourgon cellulaire aussi tempétueusement qu'il en descendit. Il se cogna le ventre contre la roue, rata deux fois de suite la marche qui fait accéder au cockpit, perdit sa casquette que le chauffeur ramassa. Une fois bien carré dans son siège, le fourgon démarra en trombe laissant derrière lui un nuage de fumée noire et l'écho d'une stridulation.

Le départ du brigadier creusa un vide, on s'en apercevra bien vite. Dès que le fourgon franchit le premier portail, le peu de couleur qui flottait sur la cour grise s'évapora. Les murs reprurent la couleur de la routine carcérale, l'air lui-même se frangea de grisaille soudaine. Précédé du gardien dont la claudication donnait le rythme à la marche, le rang s'achemina vers le bâtiment carré, lourd, qui abritait une partie des bureaux de l'administration d'où était sortie, tantôt, la créature lymphatique qui avait pour charge de faciliter notre intégration au revers de l'univers socialiste dont nous avons, du moins en ce qui me concerne, chanté les vertus roboratives. Nous entrâmes par un couloir sombre au plafond haut d'où pendouillait une ampoule surmontée d'un abat-jour en étain qui diffusait une lumière chétive. Une porte blindée, le haut couvert de barreaux, fermait, au fond du couloir, sur une espèce de cellule probablement récupérée à partir d'un réduit. Sorti de l'un des bureaux qui

donnent sur le couloir, un autre gardien, le pas alerte et l'uniforme un peu plus frais que celui de son collègue, ouvrit la cellule. Tout en s'affairant à tourner une clé gigantesque dans une serrure qui semblait, elle, de taille normale, il confia à son collègue placide:

- Il y a eu une évasion au chantier de la C...

- Ils ont téléphoné? demanda le gardien au pied-bot.

- Ils sont rentrés! Le jeune gardien se tut un moment, sollicité par la clé coinçant dans la serrure, puis soupira:

- Pauvre vieux Mokhtar, à deux mois de la retraite!

Nous entrâmes dans la cellule et le gardien referma après nous. La clé avait pour le coup tourné au premier essai. La cellule était encore plus sombre que le couloir, j'en étais à hiérarchiser les obscurités. Qu'avais-je de mieux à faire? Il fallait un regard tenace, des yeux patients pour deviner les contours humains dans l'entassement informe de la cellule. Si encore à côté de la porte où parvenaient, moribondes, ténues, la lumière du couloir et celle, plus lointaine, du bureau on pouvait par un forcing du regard distinguer les reliefs des visages, au fond de la cellule, on n'y voyait par contre rien. Une sonnerie de téléphone crépita, grêle, à travers le couloir et une voix cria aussitôt :

- C'est pour toi, Smail!

On entendait sporadiquement, à intervalles assez longs, le cliquetis un peu sourd d'une machine à écrire — le servant écrivait-il sous la dictée de quelqu'un qui mettait longtemps à réfléchir? Bien que les ayant côtoyés la journée durant je n'avais pas eu, en réalité, le loisir de détailler mes compagnons d'infortune à l'exception, bien entendu, du Morveux avec qui j'avais partagé, plus précieux que le pain et le sel, les menottes. C'est à ces gens-là, victimes de l'arbitraire ou coupables de rupture avec une société qui se donne des lois modernes pour trancher dans des conflits anciens, miséreux toujours et quelquefois misérables, qu'on a promis, comme la panacée, le socialisme, l'Eden avec vue imprenable sur les délices du siècle à venir.

Et ils ont marché; avaient-ils — avions-nous — le choix?

La désillusion est à la mesure de l'ampleur du grand rêve de fraternité sociale. La chute? Aujourd'hui, on fait du neuf avec du vieux et, la main sur le cœur, on jure ses grands dieux que jamais plus on n'embarquera, armes et bagages, dans les vastes chimères mises à plat. Le Mentor, journaliste de renom au Flambeau, qui excellait à son corps défendant dans l'art de ménager la chèvre et le chou, écrivait le même article en deux versions, l'une pour son journal et l'autre pour la galerie de "La Falaise", virulente vis-à-vis du pouvoir à partir de onze heures du soir; il m'avait montré la mouture-bar d'un de ses articles où il embarquait toute sa génération, la nôtre qui rejette *a posteriori* l'ancien régime sans reconnaître l'actuel, dans les sables mouvants de l'autocritique intra muros.

- Donne-le au journal , lui suggérai-je, naïf.
- Ils ne le passeront pas, ce n'est pas le sens du poil.
- Essaye, insistai-je, en savourant le plaisir de le mettre pour une fois dans la gêne.
- J'ai donné une version approachante. Ecoute-moi plutôt ça, c'est de la haute littérature.

"Nous sommes une génération sacrifiée, ce n'est rien de le dire. A l'âge de l'amour, nous nous sommes épris d'une illusion, celle d'une révolution qui devait théoriquement transformer le visage de notre pays et éradiquer, obstacle majeur à notre décollage, les séquelles du colonialisme. Nous avons carburé aux mots d'ordre exaltants, croyant, pour beaucoup d'entre nous, voir surgir de ce grand discours jacobin, dont on était généreusement nourri et qu'on reproduisait aussi généreusement, la matérialité de nos inclinations juvéniles pour la justice et l'humanisme".

Logiques ou pas, les choses avaient atteint un point de non-retour. A quoi servirait-il alors de s'abîmer à raisonner, à s'indigner, à s'apitoyer sur son propre sort. La sonnerie du téléphone retentit une fois de plus et la même voix cria de nouveau :

- Smaïl, c'est pour toi!

La cinquantaine, passablement chauve, une grosse moustache pendant sous un nez aquilin, mon voisin immédiat serrait nerveusement l'anse d'un cabas. Nous nous étions habitués à l'obscurité et à force de ténacité, on pouvait parvenir à voir au-delà du rideau noir qui remplissait le regard de sa crêpe. Quand mon voisin s'aperçut que je ferrailais avec l'obscurité pour le voir, il leva la tête vers moi et des éclairs de colère strièrent l'obscurité:

- Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça? vociféra-t-il.

Le gardien au pied-bot accourut péniblement et, comme nous demandant un service, il réclama le silence. Dès qu'il tourna le dos, mon voisin, excité, reprit de plus belle:

- Qu'est qu'ils foutent, bordel! Où vont-ils nous emmener maintenant ?

- Ne t'emballe pas, vieux! le rassura le Morveux, tu as tout le temps de voir venir.

Plus blasé que jamais, le gardien au pied-bot revint. Il cala la tête entre les barreaux, soupira bruyamment, puis supplia :

- Les enfants, baissez un peu la radio!

Aussitôt reparti avec le bruit inégal de sa claudication dans le couloir, mon voisin revint à la charge :

- C'est ça la poisse! dit-il en français, avec un accent méridional à couper au couteau. On te fout en taule, et tu ne sais même pas pourquoi. C'est ça la poisse, mon ami.

Du fond de la cellule, une voix de rogomme se fit entendre :

- Tu nous pompes l'air, pleurnichard!

Mon voisin trépigna dans l'entassement, chercha à poser son cabas, puis à se retourner :

- Je ne vous ai pas demandé l'heure, monsieur!

- J'ai dit, tu nous pompes l'air! répéta calmement la voix de rogomme.

Le silence plana pendant quelques secondes chargées d'électricité, puis la voix de rogomme reprit :

- Il fallait dire tout ça au procureur. Ici, tu pisses sur du sable. Alors ta gueule!

Le deuxième gardien plaqua sa tête contre les barreaux :

- Je vais faire l'appel. Vous dites, présent!

- Encore! articula la voix de rogomme!

- C'est le bordel de ta mère, bâtard! répondit tranquillement le gardien, sans élever la voix, comme s'il prononçait des paroles tout ce qu'il y a de plus courtois.

Il fit l'appel d'une voix un peu plus colorée que son collègue. Nous répondîmes et le couloir résonna de tonalités différentes. Ceci fait, le gardien introduisit la clé dans la serrure, tourna, essaya de forcer, sans résultat.

Il retourna au bureau et revint au bout d'un moment pour essayer encore. La serrure finit par céder et la cellule s'ouvrit à notre grand soulagement.

- Vous allez sortir l'un après l'autre, selon l'ordre de la liste, dit le gardien avec la même assurance, comme si les difficultés à ouvrir la cellule ne l'avaient aucunement affecté. Quand le premier reviendra, le deuxième suivra et ainsi de suite. Compris?

- Compris, dit justement le premier de la liste.

Le gardien fit un geste de la main et le premier de la liste quitta la cellule. Le type à la voix de rogomme ne tenait plus, à son tour, en place, à croire qu'un démon cruel et décisif allait venir nous contraindre, l'un après l'autre, à déverser notre bile. S'il devait venir me mettre le couteau sous la gorge, je me contenterais de gueuler à travers le couloir.

- Bravo, vous avez trouvé la faille!

Mais je savais qu'il ne viendrait pas et que je ravalerais, comme toujours, les paroles de bon sens comme les éclats de colère au fond du gouffre.

- On aura tout vu!

La voix de rogomme se fit plus conciliante. J'avais rêve d'explosion, de furie purificatrice, de rupture du cordon ombilical qui m'entraînerait, archipel sans attache et sans gloire, vers des naufrages toujours recommencés, des secousses toujours violentes mais jamais fatales, des rivages incandescents. Les rêves sont restés rêves et maintenant me voilà presque dans le noir total à écouter une voix lointaine faire à sa manière le procès d'une longue duperie.

- Stop la charrette! reprit la voix de rogomme.

- La pute! Moi, c'est une pute qui m'offre ce séjour. Et toi?

- Tapage nocturne! La voix du Morveux était maussade.

- Je me le disais aussi! commenta la voix de rogomme, persiflant : "Tu as la tête de quelqu'un qui ne sait rien faire d'autre que gueuler!"

- Après ta putain de mère! Le Morveux avait visiblement un sacré sens de la répartie :

- Je te retrouverai, fit simplement, comme pris à l'improviste, la voix de rogomme, et je te ferai un bel enfant.

Le premier de la liste revint sur ces entrefaites.

- Et alors ? l'interrogeai-je.

Ses yeux brillèrent dans l'obscurité. La sonnerie du téléphone retentit une troisième fois et l'éternelle voix cria distinctement :

- C'est pas pour toi, Smaïl! Ne te dérange pas.

- Alors ? répétai-je.

Le premier de la liste avait l'air distrait et distant de celui qui vient de rencontrer la félicité. Il inclinait et soulevait la tête dans un mouvement d'euphorie qui faisait croire que, quelque part dans l'obscurité secrète du couloir, il avait entrevu un miracle qu'il ne pouvait expliquer.

- Raconte!

J'ai dû le répéter une demi-douzaine de fois. Mon insistance a fini par le sortir de son éblouissement.

- Magnifique! dit-il, de loin, comme parlerait un homme qui a trouvé la grâce.

- Alors, raconte! insistai-je encore.

Il soupira longuement, puis, dans la voix comme de la gaieté, il dit :

- Ils ont juste vérifié mon identité.

C'était à mon tour de soupirer. Des éclats de rire se firent entendre.

- Alors tu croyais qu'ils allaient t'enc... à la lumière du jour? ironisa la voix de rogomme. Le premier de la liste répondit, désarmant :

- On ne sait jamais, camarade.

Le deuxième à se rendre au bureau, était un sexagénaire pas mal marqué par l'âge, les yeux cernés, le nez aplati, voûté, rabougri. Il s'était tenu, jusque-là, silencieux au fond de la cellule. Il se fraya un passage à travers l'entassement en accompagnant chaque coup de coude d'un verset du Coran :

- Ici, vieux père! lança la voix de rogomme, ton Bon Dieu, c'est l'un de ces types.

Un doigt se pointa dans le noir en direction du bureau.

- Il n'y a de Dieu que Dieu, Mohamed est son Prophète.

3

Mon tour arriva de me rendre au bureau. Du train où allaient les choses, il ne servait à rien de se torturer avec des questions sans réponse ou, dans le meilleur des cas, aux réponses inutiles. Il n'y avait pas lieu de se faire d'illusions, pas plus que d'exagérer une situation qui n'était pas, en vérité, désespérée. L'engrenage était constitué d'une succession de crans finalement aussi innocents et aussi cruels les uns que les autres. Pris individuellement, chaque cran paraissait dénué de sens. C'est la corrélation de tous les crans qui composait cette implacable logique contre laquelle l'individu ne peut rien.

Le bureau était vaste et poussiéreux. Mais il était nettement plus éclairé que le couloir car, en plus de plusieurs ampoules électriques pendouillant droit sur des tables en bois vermoulu, la pièce recevait la lueur du jour finissant qui pénétrait par deux grandes fenêtres ouvertes sur la rue. De temps en temps, on entendait comme un vibrant appel de la vie, un concert de klaxons, la clameur cacophonique d'enfants qui s'égaillaient, la réclame gutturale d'un marchand des quatre saisons.

Le bureau baignait dans un silence de cimetière, profond et épais. Chacun à sa table, des hommes dont les uniformes ressemblent à des habits funéraires, s'échinaient à éplucher d'infinis dossiers, naviguant dans une marée de papiers qui envahissaient toute la pièce. Il y avait des papiers partout, sur les bureaux, évidemment, mais aussi par terre en monticules impressionnants par leur désordre, sur le rebord des deux fenêtres.

En levant la tête sur moi, le visage du gardien au pied-bot entraînait en plein dans le halo de l'ampoule qui était juste au-dessus de lui. Vu d'aussi près et dans la lumière, il avait l'air plus jeune qu'il ne le paraissait dans la cour.

En revanche, la lumière rapprochée accentuait l'indolence de ses traits, soulignait cette espèce de détachement, d'absence par rapport à ce qui l'entoure. D'une voix à peine audible, il me posa des questions. Il notait mes réponses sur un formulaire qu'il ne prenait même pas la peine de regarder. Aussi bien, il aurait pu écrire sur le bois de la table sans que cela eût changé quoi que ce soit. La sonnerie du téléphone retentit encore une fois, à l'autre bout du couloir. La voix désormais familière parvint, suivie d'un écho :

- Smaïl, c'est pour toi!

Le dénommé Smaïl se leva, poussa des dossiers sur son bureau, alluma une cigarette et sortit.

Je pensais à Hind, au couteau intérieur qui lui lacérait la chair, l'écorchait vive. L'eau de cristal était immobile, retenue par des appareils sophistiqués. Toute la brillance du pays était cristallisée

dans le marbre du parquet, l'acier et le verre qui triomphaient, à ce que l'on disait, d'ataviques frilosités. Les formes design nous propulsaient dans le futur. Ici même, un chancre ravageait le flanc de la colline et l'optimisme d'une vision tournée vers l'avenir. On fit appel à des bulldozers et en un rien de temps les bidonvilles disparurent, bois, tôle, parpaing mélangés avec la terre rouge et ont été chargés dans des camions à benne qui portèrent les débris du chancre loin des regards. Coriaces, ils reflourirent à l'intérieur des terres et à l'intérieur de nous, cependant que nous essayions d'aller à la rencontre des ravissements du modernisme. Le jet d'eau n'envoyait pas ses gerbes festonner l'air confiné. Parfois, les bidonvilles oubliés s'agitent en nous dans un bruit de conscience abolie, grouillent de leur multitude et leurs meurtrissures.

Hind me tira par le bras. Les bidonvilles s'éloignèrent, une brume opaque commença à les happer et petit à petit, ils disparurent complètement. Une naïade, frimousse peinturlurée, pantalon de cuir noir épousant de provocantes rondeurs, expliquait, l'air docte, à son compagnon, un grand échalas un peu ahuri derrière ses lunettes cerclées d'or, les vertus de la démocratie à l'aube du vingt-et-unième siècle.

Hind et moi dévalâmes l'escalier, sautant des marches. Le couple en grande discussion entama l'escalier en douceur, s'arrêtant pour les besoins probables de la démonstration. A chaque marche et d'une marche à l'autre, le déhanchement recherché de la naïade moulée dans son pantalon de supplice suffisait, plus que ses discours, à rallier le plus rétif des contradicteurs à ses thèses sur la démocratie. Ivre du nectar de ses mots, le grand échalas hochait la tête au ralenti, sans doute un peu étourdi par la conjonction de mots forts et de parfums. Un adolescent cria à côté de nous :

- Venez voir, c'est Tina Turner!

Juché sur des supports métalliques, l'écran vibrait de strass et de décibels. La foudre se contorsionnait sous un délire de spots multicolores. Demeuré dans mon champ visuel, le grand échalas

secouait encore la tête, n'arrétant pas d'acquiescer aux révélations lumineuses de la naïade égarée dans la démocratie. Les bidonvilles revinrent, un moment, se planter sur le marbre du futur. Quand les bulldozers en attaquèrent le plus impressionnant, les gens sortirent dans la rue. Les commentaires allaient évidemment bon train, sur ce chapitre nous ne connaissions jamais de pénuries. Les analystes ne tarissaient pas de constructions aériennes ou les dernières découvertes sémiologiques tenaient la main à l'invective la plus ancienne. Les cafés bruissaient de l'écho des bulldozers manœuvrant entre les baraques. Les bars refaisaient, dans la mousse tiède d'une bière parcimonieuse, la ville sans les bidonvilles. Les orateurs se disputaient la parole, gardant la chaire aussi longtemps qu'ils le pouvaient. Tout était passé en revue: l'exode rural, les foyers de maladies, le lumpen-prolétariat qui proliférait, la situation dans la Corne de l'Afrique, le Sida, la valeur du travail, Wall Street, la course aux armements. Des bidonvilles rasés comme on rase un signe d'infamie, c'est commencer à mettre un pied dans le siècle qui arrive. Les orateurs étaient au moins d'accord sur ce point important.

- Après avoir supprimé le bidonville, il faut maintenant éradiquer la mentalité bidonville!

Le Mentor bavait dans sa moustache. Le serveur venait d'annoncer qu'il n'y avait plus rien à boire. Les orateurs troussèrent un moment sur le manque de loisirs dans un pays où la majorité de la population a moins de trente ans. Les dernières canettes étaient sifflées au goulot. Les lumières s'éteignirent à "La Falaise".

- Elle est fabuleuse!

L'adolescent était magnétisé par l'écran. Derrière lui, un groupe de jeunes garçons et filles habillés aux couleurs de la démocratie écoutaient religieusement la grande prêtresse du rock. Un tremblement d'épaules, une main qui se lève, un tempo battu du pied sur le sol attestaient que le corps s'agitait, lui aussi, dans un cérémonial intérieur.

Les paons n'ont pas vieilli. Ils continuent, contre vents et marées, à déployer leurs plumages naïfs sur le papier travaillé par un restant têtu d'enfance.

- Regarde, celui-là! fit Hind, comme se parlant à elle-même. La galerie était presque vide. Oubliant ses deux enfants, une femme était envoûtée par la fraîcheur déposée sur l'éphéméride du papier, le stigmaté de l'innocence invaincue. Un des enfants essaya de triturer la cimaise. Sortie de l'envoûtement par son manège, la mère nous regarda, Hind et moi, confuse, puis l'engueula mollement, pour le principe. Elle était visiblement ailleurs, peut-être dans le temps du bidonville que "La Falaise" veut abolir à jamais en une sentence sans appel.

- C'est comme l'oiseau de Kahina! répondit l'enfant, désarçonnant, aux remontrances.

La mère esquissa un sourire, encore un peu confuse.

- André Breton s'était comme de juste extasié devant la précocité de la fillette, c'est écrit sur les tablettes. Deux bières, chef!

Le mentor ajusta ses lunettes, lampa une gorgée de bière. Un peu d'écume lui resta collée à la mouche. "La Falaise" grouillait de fragments de discours magistraux. D'autres orateurs arrivèrent le gosier sec. Le serveur faisait le va-et-vient entre la caisse de bière posée sur le comptoir et la table. Au bout d'un moment, la table était encombrée de canettes, le cendrier débordait de mégots. Les discours s'entrecroisaient, débris de phrases qui s'effilochaient, intentions tournant court dans la grande clameur cacophonique.

- Au faîte de sa célébrité, Picasso l'a reconnue comme l'une des siens. Nous l'avons toujours dit, nous soutenons l'art populaire à condition que cela soit de l'art.

D'autres bières arrivèrent. On ne savait plus qui commandait quoi sur l'ardoise de qui. La confusion se dénouerait au moment de payer en des échauffourées aux effets plus décisifs que les divergences de vue sur la démocratie.

Des bribes de thèses avinées circulèrent :

- Oui, sans doute, après tous les usages, la démocratie reste une idée neuve. Les politologues jouent du scalpel pour tenter de saisir la déroutante complexité de la machinerie tandis que, plus pragmatiques, les politiciens s'aventurent à mettre en œuvre des formes d'organisation sans aucune base conceptuelle. Notre malheur, dans ce pays, c'est la vacuité doctrinaire qui permet au premier venu de s'ériger en théoricien .

Le Mentor n'écouta pas la démonstration. Pour cause, il la connaissait. Il avait résolu, dans l'atmosphère moite de "La Falaise", les trois-quarts des problèmes de l'humanité!

- Athènes nous a maudits, qu'elle soit maudite!

Le maître trancha. La bière se raréfiait. C'était de nouveau l'heure fatidique de la fermeture.

- Alors tu viendras? dit Hind, me déroband aux fantômes.

Elle avait rajeuni, pas de doute. Ses gestes étaient alors plus alertes, sa tenue plus recherchée, elle avait pu, loin de moi dont la morosité déteignait sur elle, faire un lifting à son âme. En l'entendant parler avec entrain de la dernière des futilités, entière et passionnée, j'avais du mal à croire que cette même femme avait passé huit ans à mes côtés. On s'était donné mutuellement nos jeunesses indécises, avec leurs turbulences et leur audace et petit à petit, nous sombrâmes dans la terrifiante apathie de l'habitude. Un jour, nous nous aperçûmes que nous n'avions presque plus rien à nous dire. Elle partit. Je restai sur place, à patauger dans la factice euphorie de "La Falaise". Elle revenait pour un court séjour, chaque fois qu'elle avait des vacances. J'allais, moi aussi, la rejoindre de temps à autre. Les liens s'étaient distendus, nous le savions.

Maintenant nous voilà de nouveau l'un en face de l'autre, l'un totalement en dehors de l'autre, à essayer de nous persuader que l'on pouvait encore peut-être colmater les brèches, redresser la galère qui chavira en l'ultime dépit, trouver un *modus vivendi* pour repartir avec raison, ressusciter les cadavres de nos ardeurs éteintes. Aussitôt séparés, la terrible certitude refaisait surface. C'était fini et bien fini! Et nous échangeions alors des lettres

prudentes, raisonnables, pleines de ce bon sens que l'on a quand on se prononce sur les drames des autres. On accumulait les lettres et, à la rencontre d'après, on oubliait toutes ces soirées passées à trouver le mot juste et neutre pour se séparer.

- Tiens, on sort!

Nous sortîmes, les yeux encore pleins de paons. Le vaisseau spatial avait l'air paré pour le décollage. Hind me prit la main, ce qui avait l'effet de m'horrorifier en public. Je la retirai doucement et la plongeai dans la poche pour chercher un paquet de cigarettes. Elle comprit. Nous eûmes par le passé de mémorables disputes à ce sujet. Elle ne supportait pas cette distance que je mettais entre elle et moi, aussitôt sortis de l'intimité. A présent, elle prenait mieux les choses. Elle n'avait en fait, plus rien à perdre.

- Tu ne m'as pas répondu!

- A quoi? fis-je.

- Est-ce que tu viendras?

- On verra!

Le vaisseau décolla. Tout avait tourné en un clin d'œil. Je vis l'écran de télévision tourner dans l'air confiné, puis choir de ses supports. Le jet d'eau se mit tout à coup à envoyer un geyser ininterrompu, d'ultimes chuchotements me parvinrent. Quand je m'étais réveillé, j'étais sur un matelas en mousse, dans la chambre qui nous avait été prêtée pour quelques jours.

4

Le gardien au pied-bot apparut entre les barreaux. Il tira lentement la porte de la cellule, s'aplatit contre le mur pour nous laisser passer.

- Sortez et faites le rang!

Nous pataugeâmes un moment dans l'obscurité du couloir.

- Suivez-moi!

Nous suivîmes, silencieux. La voix de rogomme émettait des gloussements provocateurs que le gardien ne relevait pas. Dans le rang, mon binôme était encore le Morveux. Arrivés dans la lumière de la cour, il me regarda, amusé, et murmura :

- Ça va, Vieux!
- Ça va! répondis-je à moitié convaincu.
- Tas rien à craindre, je connais la maison.

Nous marchâmes une trentaine de mètres avant d'atteindre un autre bâtiment. Sur le perron, le Morveux lâcha :

- Tu n'as pas le style de la maison, vieux!
- Qu'est-ce que c'est le style de la maison?

Le vestibule était nettement plus éclairé que celui que l'on venait de quitter. Il y avait un banc en bois qui longeait le mur sur une quinzaine de mètres. Nous nous y assîmes sur ordre. Le gardien se plaça en face de nous, adossé au mur:

- Vous allez vous rendre chez le greffier dans le même ordre que tout à l'heure!
- Compris! dit le premier de la liste.

Le gardien se dirigea vers le fond du vestibule, suivi du premier de la liste. L'atmosphère était, pas de doute, nettement plus décontractée que derrière les barreaux. A tout prendre, on avait l'impression d'être là pour traiter une affaire. Le banc d'acajou, la lumière feutrée, tout concourait à instaurer une atmosphère de cabinet notarial.

Mon père avait été greffier, l'atmosphère ne m'était pas tout à fait étrangère. Du vieux bois vermoulu, des tas de dossiers classés dans des paquets à même le sol, l'ampoule électrique nue, allumée jour et nuit : son bureau baignait dans le mystère et la tragédie. Sur des étagères occupant tout un mur étaient rangés des objets munis d'étiquettes : couteaux, haches, serpes, manches de pelles, cognées, gros bâtons. La diversité de leurs formes, la manière dont ils étaient disposés, l'éclairage insuffisant composaient comme une sorte de musée insolite, un bric à brac qui pourrait être le fruit de l'imagination d'un artiste hyperréaliste. Mais, plus que tout cela, ce qui m'est resté de

l'atmosphère de ce bureau, c'est l'odeur un peu étourdissante de l'encaustique. On sentait l'encaustique jusque dans le jardin dans lequel le greffe donnait. Pendant que nos pères respectifs s'affairaient à rendre la justice, la fille du juge et moi, nous nous initiions à cette étrange manie qu'ont les adultes de se palper certaines parties du corps. Avec ses grands yeux noirs, ses cheveux longs, Farida avait l'air d'un ange aux mains habiles et audacieuses. Ces petits jeux interdits que l'on préféra bientôt aux audiences du tribunal d'où nous étions invariablement chassés nous valurent, à tous deux, une mémorable raclée le jour où son grand frère nous surprit à nous soupeser mutuellement les anatomies. J'eus droit, pour ma part, et comme si la première ne suffisait pas à me dissuader de mes inclinations perverses, tout à tour à une raclée de mon père et une autre du sien. Dans le temple de la justice, ces corrections successives me paraissaient particulièrement injustes. Farida était, en fait, mon aînée de deux ans, et il me paraissait, à ce motif, naturel qu'elle payât la faute un peu plus que moi. Mais j'étais le garçon, le grand loup qui assiège la retraite tranquille de l'innocente brebis.

On nous interdit de nous voir. Dès lors, mes journées me parurent affreusement vides et dénuées de sens. Mon père comprit enfin que je m'ennuyais chez lui. Pour s'amender de son remariage, il nous emmenait, mes frères et moi, passer à tour de rôle des séjours chez lui, qu'il mettait à profit pour nous gâter et redorer son blason.

Au vrai, dans cette affaire, mon père semblait plus dérouté que moi. Il ne savait plus que faire pour regagner mes suffrages. Tous les soirs, il m'emmenait en ville où il m'offrait tout ce que je demandais et je ne m'en privais pas. Nous allâmes, un soir, au cinéma. A la sortie, mon père alla trouver la caissière, une Française monumentale avec des poils sous le nez, et l'informa de me laisser entrer si je venais seul. Les portes du cinéma de la ville m'étaient désormais ouvertes. Le lendemain, j'ai tourné, solitaire, en rond dans le jardin du tribunal et, à court d'initiatives, je me suis avisé d'aller au cinéma qui se trouvait à cinquante mètres. Je

surpris Farida avec une bouteille de lait. Je l'en délestai et l'entraînai, sans lui laisser le temps de souffler, au cinéma. Le monument poilu me fit un grand sourire et demanda :

- Qui est-ce?
- C'est ma sœur! fis-je le plus normalement du monde.
- Ton père n'a pas dit qu'il y avait ta sœur, ici.
- Il a oublié.

Nous nous installâmes, Farida et moi, vers le fond de la salle. Le coin était vide, les quelques spectateurs venus voir "L'inconnu du Nord-Express" en matinée s'étaient comme donné le mot pour se rapprocher de l'écran. Dès que le film commença, nous nous lançâmes dans d'ardentes effusions. Vers le milieu du film, je l'avais presque déshabillée. Farida gloussait et le plus étonnant, c'est que cela ne semblait gêner aucun des spectateurs. Contrainte, Farida parla.

Le manège des raclées ne suffisait plus pour le coup. J'eus droit, en sus, à des sermons. Celui de mon père était timoré. Il bafouilla, se reprit pour me faire comprendre, en définitive, que j'avais été imprudent. Le juge m'emmena dans la salle d'audience. Il me parla pendant plus d'une heure du sens de la famille et des sanctions que la société avait le droit de prendre vis-à-vis de ses membres qui filent du mauvais coton. Il me parla de sa carrière, de ses différentes mutations, des affaires très graves qu'il lui avait été donné de juger. Je l'écoutais, effrayé, sûr qu'il allait m'envoyer devant un juge des mineurs.

- Ton père n'est pas seulement un collègue. C'est un ami.
- C'est ton tour, Vieux! dit le Morveux, en m'assénant un coup de coude au flanc.

J'ai laissé le juge planté dans le rictus qui lui était familier et suivi un couloir assez long, au bout duquel se dressait un comptoir. Assis sur une chaise anglaise, un homme en habit civil ferrailait pour faire tenir en équilibre une paire de lunettes sur le fil du nez.

- Sors tout ce que tu as! dit-il, sans lever la tête.

Je posai sur le comptoir mon portefeuille, une paire de lunettes de soleil bon marché, un paquet de cigarettes et un briquet jetable.

- Sors ce qu'il y a dans le portefeuille! Il nota sur un formulaire le contenu du portefeuille.

- Tu as une montre, une chaîne, des bagues? demanda-t-il.

- Une montre.

- Pose-la, ici! dit-il en tapotant sur le comptoir.

Il continua à noter sur le formulaire qu'il me tendit pour la signature.

- Tu peux garder les cigarettes, mais pas le briquet!

Il mit tous les objets dans une grande enveloppe jaune qu'il scella. Il la retourna et inscrivit à l'aide d'un feutre bleu mon nom et un numéro :

- Tache de t'en souvenir, tu risques d'en avoir souvent besoin!

- Merci, fis-je, pour dire quelque chose. Je repris le couloir dans l'autre sens.

Le juge était parti dans ce rictus qui devait, j'imagine, augmenter la frayeur de ceux qui comparaissaient devant lui.

Il avait une réputation d'intransigeance, mais pas de droiture, le père de Farida. En ville, bien entendu, on parlait de ce nouveau juge qui semblait une bonne fois pour toutes avoir perdu le sourire. On ne le voyait jamais, comme mon père, au cinéma, entrer au café, avaler sur le pouce une anisette.

Son absence sur la place publique donnait lieu à des conjectures sans fin. Dans une petite ville, tout le monde se connaît, on ne pouvait rien dissimuler. Quand il n'était pas à son bureau, le maire était forcément dans son café favori et tout le monde pouvait l'y trouver. Le père de Farida traînait comme un mystère. Il ne rencontrait les gens de la ville que dans le prétoire. Son fils aîné assurait l'intendance de la maison.

Il faisait les courses, s'occupait de toutes les démarches familiales, agissait comme si son père était absent.

- Alors Vieux? demanda le Morveux.

- Alors quoi?

Les types continuaient à se rendre au comptoir. Cela prenait, à vrai dire, au moins un quart d'heure par personne. Les premiers passés devaient subir le calvaire d'une attente indéfinie. Le gardien au pied-bot bavarda, un moment, avec le type à la voix de rogomme. Ce dernier demanda après des matons qu'il connaissait. L'équipe semblait avoir été complètement renouvelée, puisque le gardien au pied-bot ne connaissait aucun des noms que son interlocuteur prononçait. Le type à la voix de rogomme était un abonné des lieux.

Il y mit les pieds la première fois avant l'indépendance et ce n'est pas sans fierté qu'il rappela aux blancs-becs qui l'écoutaient qu'il participa à une mutinerie à l'intérieur de la prison, ce qui lui valut d'être versé chez les politiques. Il y rencontra des dirigeants de la lutte armée qui le tinrent à l'écart, le prenant pour un mouton. Il en riait encore, n'ayant jamais pris au sérieux ni la justice coloniale, ni la lutte de libération. Il se trouvait là lors du grand chelem et il y prit part, un point c'est tout.

- Les politiciens ne comprennent rien! décréta-t-il.

Le gardien au pied-bot montra les dents, elles étaient noires. Le type à la voix de rogomme était revenu à de meilleurs sentiments.

- A soixante ans, je suis sans feu, ni lieu, dit-il.

La formalité était terminée. Nous nous levâmes, formâmes le rang dans le couloir et sortîmes dans la cour où il commençait à faire nuit.

- On va passer à la viande! souffla le Morveux.

- La viande?

- Enfin, la fouille! rectifia-t-il.

Nous traversâmes deux portes blindées et atterrîmes dans une courette fermée.

La convocation du commissariat de police ne me surprit pas vraiment. D'une certaine manière, je l'attendais. Je m'attendais, à tout le moins, à ce que l'affaire ne s'en arrête pas au lycée, du moment qu'une plainte a été déposée.

Aussi, c'est sans surprise que je reçus le policier à l'uniforme défraîchi qui me tendit le papier avec un grand sourire, tourna les talons et dégringola l'escalier. C'est que j'étais encore à patiner dans les landes brumeuses et étincelantes de l'abandon suprême.

C'était comme de déboucher, encore légèrement halluciné d'un tunnel constellé de lucioles. Les murs de l'appartement étaient parfumés de nos sudations, tout respirait le chaos voluptueux. L'idée de la mer me revint, intacte, lave solidifiée dans son annexion d'un quartier de sable. Avions-nous vraiment décidé de diriger nos pas vers l'eau écumeuse, rêve entrebâillé à l'état de veille?

Avions-nous eu le désir de violer les galets crépusculaires et d'allumer sur la plage d'immémoriaux feux de Bengale ?

- Qu'est-ce que c'était? demanda Hind, alanguie entre les draps défaits.

Vidé, une énergie d'une autre nature coulait dans mes veines, une lucidité neuve, inédite, partait directement de la moelle pour agir dans le corps et en dehors de lui, envers lui, pour revigorer les muscles ramollis par l'épreuve sensuelle.

Tout semblait net, propre, serein. Le flux violent des idées éparses et des fragments de sentiments composites, incertains, dans lequel je tentais épisodiquement de mettre un peu d'ordre aux fins de disposer d'une force domptée, me parut soudain d'une aveuglante clarté. La force primitive et brouillonne échappait momentanément à la pesanteur.

Je fis du café que nous bûmes très chaud à la cuisine, la fenêtre ouverte. La force ténébreuse se réinstallait progressivement, obscurcissant le contour solaire des objets. Le regard déformant se remit à façonner l'univers.

- Que vas-tu faire maintenant ?"

Hind portait la tasse aux lèvres avec une délicatesse sensuelle, comme s'il s'agissait d'un rite aux gestes étrangement décomposés.

- J'irai au commissariat demain.
- Ils te convoquent pour aujourd'hui.
- J'irai peut-être cet après-midi!

La première fois que je la vis boire du café avec cette lenteur, j'étais hors de moi. Je pris la tasse et la fracassai contre le mur crépi. Elle ne broncha pas, hypnotisée par mon attitude éruptive. Au bout d'un moment, elle sortit dans la cour, la mine grise, s'assit sur le rebord du bassin mal maçonné qui devait tenir lieu de réservoir d'eau. Je sortis à mon tour, gagné par la tension de la tasse. La vieille maison était véritablement en ruines. Sur les neuf pièces, une seule était encore habitable. C'est là que nous nous étions installés, Hind et moi. Je me suis dirigé vers la porte cochère, un assemblage assez grossier de lattes de bois mal équarries.

En la claquant derrière moi, des bouts de bois volèrent dans tous les sens. Hind était déjà au deuxième niveau de la cour en gradins. Je l'entrevis, avant de sortir, qui quittait le rebord du bassin et montait la marche d'un pas énergique. La porte donnait sur le sentier qui mène en haut du village. Un vieillard appuyé sur un bâton noueux me salua d'un hochement de tête distant et altier. Était-ce donc cela le village mythique avec lequel elle ne cessait de me rebattre les oreilles depuis notre rencontre au lycée?

Son père y était né et y avait vécu une partie de sa jeunesse. Il eut trente six métiers avant d'atterrir à Alger où il continua à vivoter dans de petits emplois temporaires. Il trouva l'argent du billet et débarqua, un matin d'hiver, à Paris. Au village, les sages s'étaient réunis et enterrèrent les vieilles discordes qui perpétuaient la vendetta. Il n'était plus concerné, mais il préféra partir. Il avait dix-huit ans tout juste quand il descendit du train, gare de Lyon. L'histoire de ce voyage et de ce qui s'ensuivit fait désormais partie de la mythologie familiale. Hind me la conta une

infinité de fois sans que le récit ne variât jamais d'un iota. Le père avait l'adresse d'un oncle que la vendetta avait fait fuir trente ans auparavant. Il partagea la chambre de l'oncle, son frugal ordinaire en même temps qu'il cherchait du travail. L'oncle parla autour de lui, le tenancier d'un café proposa une place de plongeur. Le jeune faisait du travail propre, le patron appréciait ce plongeur qui n'arrivait jamais en retard, ne cassait jamais un verre. Le jeune homme se mit à faire des économies qu'il remettait à l'oncle fier de ce neveu sans vice, sans fréquentation louche, en fait sans ami tout court.

Puis il se mit à boire, l'argent lui manquant, il piquait dans le stock du café. Sa fréquentation des milieux interlopes du quartier le faisait veiller très tard, si bien que tous les matins il arrivait en retard à son travail. Le propriétaire se contentait de l'abreuver de sermons, comme s'il parlait à un fils en mauvaise passe. La situation commença à se détériorer quand le jeune homme se mit à demander des avances sur son salaire. Bon prince, le propriétaire lui donna deux mois de salaire d'un coup et lui montra la porte. L'oncle, dépassé, pria le neveu de se trouver une chambre. Il partit, ne revit jamais l'oncle et ne remit jamais les pieds dans son village natal.

Quand j'ai connu Hind, l'une des premières choses qu'elle demanda c'était de l'accompagner au village natal, Agouni : j'acceptai. Je lui promis de la rejoindre, ce que je fis deux jours après son départ. La maison n'était pas difficile à trouver. Les villageois à qui j'ai demandé le chemin m'ont regardé d'un air dubitatif. Hind n'avait de famille qu'une tante à moitié aveugle et son fils, un quadragénaire aux yeux injectés de sang qui passait son temps à tailler des flûtes qu'il revendait au marché. La maison était dans un piteux état. Sur les neuf chambres, une seule était habitable, Hind l'aménagea quelque peu pour que l'on puisse y séjourner. Elle emprunta à sa tante le nécessaire pour cuisiner, deux matelas en mousse et des couvertures. Elle commença par faire l'inventaire de la maison abandonnée, il ne restait pas grand-chose, les villageois s'étaient servis.

- Je me demande ce que tu viens faire ici?, lui dis-je.

- Moi aussi! Elle partit d'un rire de bonne humeur.

La tante l'accueillit en souvenir du frère disparu, qu'elle ne revit jamais. Le tailleur de flûtes fit preuve de beaucoup de sollicitude. Il porta les matelas en mousse, passa deux ou trois fois avec des beignets chauds. L'accueil était affable, sans plus. C'est que personne ne connaissait Hind. Elle écrivit d'abord de France, ensuite d'Alger, mais n'eut jamais de réponse. Elle décida alors de débarquer pour donner un sens physique au village mythique dont le souvenir berça son enfance. La tante s'enquit, comme il fallait s'y attendre, de la nature de notre relation. Pour couper court, Hind dit que j'étais son mari.

Nous y restâmes près d'une semaine. Le mythe devenait banal à l'épreuve de la familiarité. Entre Hind et moi commençait à naître une relation qui durera huit ans, dans le tumulte. Grandi dans le béton du quartier, je n'avais aucun penchant pour la nature. Hind se mit en tête de m'apprendre à regarder les arbres, à lire les formes des nuages. Nous montions vers la colline, descendions vers la mer, chasseurs d'ombres sur l'écran d'une blessure naissante.

- Comment peut-on vivre dans le vide qui est le tien?

Je montais, déjà essoufflé, tandis qu'elle faisait montre d'une énergie que jamais je ne lui aurais soupçonné dans la salle des professeurs de lycée. Je l'avais regardée, à la salle des professeurs, et elle vint me demander du feu. Nous étions en début d'année scolaire, j'étais nouveau comme elle. J'avais déjà quitté le Quartier, mis une croix dessus, la mort du Vieux Fou ayant brouillé les plans. J'avais vécu le Quartier comme un monde au-delà duquel il ne pouvait rien y avoir ni rien arriver. La mort du Vieux Fou, les intimidations à peine voilées des membres de Comité des Exégètes m'ont conduit à partir et, arrivé en ville, il me fallut trouver du travail. Je me suis présenté au lycée sur la recommandation d'un voisin du Quartier et on me prit tout de suite. Le voisin du Quartier, établi en ville depuis longtemps me prêta une chambre, le temps de me retourner. Il

me fit connaître "La Falaise" et bientôt j'en devins un pilier, participant à toutes les polémiques, suivant les péripéties du pays dans la mousse de la bière. J'avais déjà cessé mon expérience au journal.

- Du tonus! fit Hind.

Nous continuâmes à grimper, entre les oliviers rabougris. La colline était coiffée d'un bois sombre sous un ciel bleu pâle. Nous approchions furtivement du bois silencieux dans le souffle puissant et syncopé du vent. Des bouffées d'âcres senteurs accueillirent nos narines. Senteurs agrestes de l'humus, du bois mouillé, du lavandin, de la résine. Et, soudain, au coin d'une murette, nous vîmes une grande bâtisse en ruines.

- Qu'est-ce que c'est? demandai-je à Hind.

- Je ne sais pas, comment veux-tu que je le sache?

- C'est le pays de ton père, du Père! dis-je persiflant.

- Et après!

Me rendait-elle la monnaie de la tasse fracassée contre le mur? La bâtisse était habillée de lierre et habitée de ronces. Un sentier la contournait, juste une sente timide bordée d'un côté d'oliviers dont la souche noueuse cachait des pieds de violettes. La fenêtre d'en haut donnait sur le ciel. Le soir, le couchant y alluma derrière la croisée intacte une étrange lueur de chandelle. Nous nous blottîmes l'un contre l'autre. Quand je lui allumai longuement sa cigarette avec mon mégot dans la salle des professeurs, je regardai les collègues. Ils nous regardaient aussi. Un silence se fit.

- Merci, dit Hind.

- Pas de quoi, madame, répondis-je, triomphant.

Les collègues me dévisagèrent. Hind se réinstalla à la table et se mit à écrire quelque chose, en tirant voluptueusement sur sa cigarette, Je suis allé vers elle :

- Que voulez-vous? dit-elle, acrimonieuse.

- Causer un peu avec vous.

- En dehors du lycée, fit-elle sèchement.

Je l'attendis à la sortie du lycée. Je fis quelques pas avec elle. Elle me rabroua et je gagnai "La Falaise". Hind ne se rappellera jamais cette anecdote par la suite. Peut-être l'a-t-elle sciemment chassée de sa mémoire. J'ai essayé à maintes fois de reconstituer avec son aide la séquence, essayé de comprendre ce qu'elle avait alors compris. Elle ne voulut jamais marcher sur ce chemin que je dus, à mon tour, abandonner.

Nous retournâmes plusieurs fois à la cabane, sur la colline. Nous établîmes la topographie. Je m'intéressais à tout ce qu'elle me disait, pour lui faire plaisir. Nous goûtâmes aux olives noires, mûres, huileuses et fripées, volées aux étourneaux. Nous avalâmes par poignées entières les baies rouges et sucrées au goût de résine de genévrier. Nous nous gavâmes d'arbouses. Couronnant le bois vert et gris d'oliviers, de pins, de chênes épineux et cytises balsamiques velus, un jaillissement roux surplombait une murette d'une hauteur vertigineuse. Equilibre, puissance, humanité du chêne à la chevelure dorée. Je sentais Hind m'échapper, tendre vers la parfaite splendeur de la frondaison du chêne — yeuse vertigineux, enflammé par le rayon oblique qui fusait au couchant à travers des halliers de nuages.

Hind avait l'intense allégresse du regard immobile. Je n'existais plus que pour la regarder admirer le chêne. Les nuages refermaient leur trappe sombre sur le dernier rayon de soleil attardé sur le bois. Le flamboiement s'éteignit et le soir tomba sur la grâce de Hind. Nous gagnâmes la bâtisse, résolu à y passer la nuit. D'étranges ombres se mirent à se déplacer autour des murs assombris. Hind était rêveuse, lointaine, et moi je me demandais en vain à quel type de cérémonial elle m'avait convié. Nous dormîmes sur une natte qui traînait là.

6

On se rhabilla. Mon paquet de cigarettes avait disparu.

J'en fis part au Morveux qui était assis à côté de moi dans la courette en attendant que les derniers finissent de passer à la viande.

- Tu aurais dû me le donner! Je l'aurais sauvé.

- Comment?

- En donnant la moitié au patron de la fouille!

Les préposés à la fouille étaient eux-mêmes des détenus. Quand ils tombent sur un bleu, "un primaire" selon le langage de l'administration, ils se servent. Les récidivistes, eux, on ne la leur fait pas. Ils connaissent les ficelles. Même à poil, ils savent comment sauver leurs biens. La rapine fait partie du jeu. Personne ne songera à aller se plaindre au gardien.

- C'est au procureur de décider!

L'inspecteur de police, lourdement attablé, était morose.

Il me lut la plainte. Elle émanait du surveillant général, ce jeune homme que j'avais emmené plusieurs fois à "La Falaise" et que je prenais sinon pour un ami, du moins pour un compagnon loyal. Au fond, je ne lui en voulais pas, il avait été mis en demeure de signer la plainte. Les parents d'élèves étaient venus en délégation après mon intervention en classe sur la démocratie, sujet qui n'avait, je l'ai concédé à l'inspecteur de police et avant lui au surveillant général du lycée lui-même, aucun lien direct avec mon cours. De fait, si je suis revenu plusieurs fois et à ma manière, que tour à tour les parents d'élèves, puis l'administration du lycée et enfin le commissariat de police ont trouvé subversive, sur la démocratie et sur ce qui se passait dans le pays, c'est parce que cette classe d'enfants de riches m'exaspérait et que, de plus, le cours d'histoire que je donnais depuis huit ans n'avait plus aucun sens à mes yeux. Chaque année, je répétais les mêmes fadaïses sans même plus les préparer et, de l'autre côté, les élèves me paraissaient s'ennuyer davantage d'année en année. Le cours

d'histoire était loin de leurs préoccupations et pour tout dire, des miennes. Je ne sais pas exactement ce que j'avais dit alors de mes différentes interventions sur la démocratie et la situation du pays. L'inspecteur de police voulait que je le lui répète mot à mot pour dresser une déposition. Dans le texte de la plainte qui a été déposée contre moi, certaines des idées que j'avais développées devant les élèves étaient consignées, mais de manière schématique. Dans ce que me lut l'inspecteur, j'ai reconnu certains des mots que j'avais utilisés et je retrouvai, à la manière dont ils étaient interprétés, le groupe d'élèves qui devait être l'instigateur de la plainte.

- La hiérarchie scolaire préfère se dessaisir du dossier, c'est à nous de le traiter!

L'inspecteur, je ne pouvais qu'en convenir, était très courtois, et il ne savait pas trop comment traiter une affaire dont il n'avait jamais rencontré de précédent.

- Un vol, c'est plus simple, soupira-t-il.

- Sans doute! fis-je.

Il alla s'installer derrière une vieille Remington noire et haute sur pattes. Il introduisit une feuille de papier, l'ajusta, tapa quelque chose et puis alluma une cigarette.

- Vous fumez?

- Non merci, je viens juste de fumer.

- Il me faut prendre votre déposition. C'est au procureur de décider s'il faut vous inculper ou pas.

- M'inculper de quoi ? demandai-je, étonné. Jusque-là, je n'avais pas envisagé que l'affaire puisse aller au-delà du commissariat. Je m'attendais, au total, à une nuit de commissariat et au cours gratuit de morale politique. Mais l'affaire prenait une autre allure. L'inspecteur était, de toute évidence, plus dérouté que moi :

- Inculper de quoi, en effet? Il tira sur sa cigarette, arrangea du doigt le ruban de la Remington :

- Rien! fis-je, je ne vois pas.

- L'affaire est plus sérieuse que vous ne semblez le croire.

- Mais je ne sais vraiment pas quoi dire.

Il sourit :

- Vous avez dit dans votre cours : il ne peut y avoir de démocratie dans un système de parti unique, à quoi pensiez-vous?

- A rien en particulier. C'est une idée, une généralité, rien de plus.

- Pensiez-vous à notre pays?

- Je pense que la démocratie est un apprentissage nécessaire, dis-je pour dire quelque chose.

- J'en déduis qu'il n'y a pas de démocratie selon vous. Vous êtes payé pour enseigner l'histoire de la révolution à nos enfants et non pas pour inoculer des idées contre-révolutionnaires de cette nature.

Il se mit à taper à la machine, la cigarette entre les dents. Un homme jeune entra dans le bureau à un moment et dit à l'inspecteur :

- Tu ne peux pas me remplacer pour la permanence de demain soir?

- On en discutera tout à l'heure!

- C'est une déclaration de vol? demanda le jeune homme dans l'embrasement de la porte.

- Non! fit l'inspecteur, puis il se pencha sur sa machine.

Le plus embarrassé des deux, pas de doute, c'était l'inspecteur. Il se leva, tourna en rond dans le bureau en m'ignorant totalement, se rassit à la Remington dont il caressa les touches, se leva une seconde fois. Je le regardais s'exciter, calé sur ma chaise, incapable de lui venir en aide. La procédure, c'était son problème et pas le mien. Il voulait une déposition et je n'avais strictement rien à dire.

- Je ne sais vraiment quoi dire pour vous aider! répétai-je pour la énième fois.

- Vous reconnaissez les faits?

- Pas à la façon dont ils ont été rapportés!

Il s'installa à la machine et se mit à taper lentement avec deux doigts.

Dans le couloir sombre du commissariat, de temps en temps, on entendait des bruits de pas venir s'ajouter au cliquetis de la machine. Excepté le bureau des vigiles du Quartier, c'était la première fois que je mettais les pieds dans un endroit pareil. Mises à part les mines, renfrognées pour la plupart, des policiers et les cellules que j'aperçus avant d'entrer dans le bureau de l'inspecteur, le commissariat n'avait rien de redoutable au fond. Cela pouvait ressembler à n'importe quelle administration, le langage compris. On parlait, ici comme ailleurs du reste, nerveux et pas toujours poli. Tout cela, je le savais, c'est pourquoi l'attitude avenante de l'inspecteur me surprit et je faillis croire que tout ce qu'on racontait sur ce genre d'endroit était fadaïses si la suite de l'affaire ne m'avait démenti. L'inspecteur tapa brusquement une dernière fois et retira la feuille. J'étais finalement décidé à signer sans lire, il fallait en finir. Il me tendit la feuille et un crayon et je signai.

- Vous serez convoqué, dit-il visiblement soulagé.

7

Après la viande, nous passâmes par deux ou trois bureaux pour des formalités étrangement semblables aux précédentes avant d'échouer dans une grande salle carrée où une centaine de détenus fraîchement arrivés eux aussi, étaient assis ou allongés à même le sol en ciment, discutant ou rêvassant en des espaces soigneusement délimités en territoires et l'importance de ces derniers correspondait à la puissance de ceux qui se les étaient appropriés en même temps qu'à leur relation avec le prévôt.

Dès que la porte en fer se referma, le type à la voix de rogomme s'illumina. Il était dans son élément. Il salua plusieurs

pensionnaires avant de se lancer dans les bras du prévôt pour une série de grandes tapes dans le dos. Après de laborieuses effusions, le prévôt lui fit une place à côté de lui et ils s'installèrent à croupetons pour discuter, indifférents au mouvement de la salle. Les nouveaux arrivés ne savaient pas où s'installer.

Nous restâmes debout à attendre que quelqu'un prenne une initiative quand un mastodonte jusque-là allongé sur le territoire du prévôt se dirigea vers nous pour nous caser. Il nous indiqua d'autorité les seules places restantes, c'est-à-dire celles qui se trouvent tout à côté d'une sorte de trou protégé par une murette, qui tient lieu de WC.

- Toi, mets-toi là, me dit-il.

- Ici, ça pue fis-je, candidement.

- Tu te crois où? rétorqua-t-il dans un rictus qui déformait son visage.

Le Morveux qui se trouvait encore providentiellement à côté de moi me tira discrètement par la manche, histoire de m'inviter à me taire.

Au bout d'un moment, le mastodonte réclama autoritairement l'attention pour apprendre aux nouveaux qu'il n'y avait plus de matelas pour eux et qu'ils devaient en conséquence se contenter de couvertures. Il dit aussi que l'administration, soucieuse comme on sait du sort de ses pensionnaires, serait de toute évidence divinement heureuse d'entendre leurs doléances. Il termina sur un tonitruant éclat de rire qui trouva un écho épars à travers la salle.

Nous nous dirigeâmes vers le mastodonte qui distribua de miteuses couvertures. Adossé au mur, mégot au bec, le prévôt jugeait d'un air souverain les nouveaux venus au fur et à mesure qu'ils s'approchaient pour recevoir les couvertures, faisant une réflexion par-ci et posant une question par-là.

Chapitre 4

1

L'amphore précéda de peu l'appel du muezzin à la prière de l'aube. Des chroniqueurs auraient consigné le fait mais aucun d'entre eux ne se serait aventuré à soutenir que c'était Garmya qui avait découvert le cadavre lardé de coups de couteau gisant entre les palmes du figuier de barbarie en contrebas de la fontaine.

Ce matin-là pas plus que les autres, Garmya ne devait aller au puisage. Voyante extralucide, guérisseuse, matrone, conseillère au besoin dans les affaires publiques d'Agouni, Garmya mettait ses multiples talents au service du village qui, en retour, depuis cinquante ans, s'arrangeait pour subvenir à ses besoins. Chaque jour, il se trouvait une brave femme d'Agouni qui effectuait pour elle la corvée d'eau.

La veille du jour fatidique, une voisine vint proposer ses services pour le lendemain. Peu avant l'aube, Garmya se leva, ramassa d'un geste automatique sa couche qu'elle plia dans un coin de la pièce, jeta du charbon de bois dans le brasero puis elle sortit dans la cour faire ses ablutions. La voisine ne vint pas et Garmya ne cherchera jamais à savoir pourquoi. Au bout d'un moment, lasse d'attendre, Garmya décida de se rendre à la fontaine. Elle décrocha l'amphore et sortit dans le village silencieux, percé par les premières lueurs du jour. Des vieillards ratatinés dans leur burnous revenaient de la mosquée en toussant au milieu du raidillon qui mène à la djemaâ. En bas de la pente, Garmya aperçut un groupe de femmes la devantant vers la

fontaine. Garmya s'arrêta pour ajuster l'amphore sur son dos. Elle vit le cadavre.

Le cadavre n'était pas banal. En reconnaissant le président du village, Garmya prit conscience du séisme que sa découverte allait provoquer. Agouni, le village de quiétude millénaire, l'oasis maritime, se réveillait tout d'un coup au désordre et au sang. Les gendarmes, alertés par le garde-champêtre, arrivèrent autour de midi, nonchalants, écrasés par la chaleur. Ils firent enlever le cadavre et procédèrent tout de suite à l'enquête. Au début de l'après-midi, Mokrane, l'arrière grand-père de Hind, était emmené, fers aux poignets.

Aux yeux de l'administration, l'assassinat prit rapidement le sens qui était réellement le sien : il s'agissait bel et bien d'un attentat politique. Désigné par l'administration coloniale dont il était l'œil au village, le président jouait la carte des conquérants, multipliant les injustices et les impôts, dépossédant les villageois de leurs terres ancestrales qui allaient grossir son patrimoine familial. envoyant à l'ombre quiconque avait maille à partir avec un membre de sa famille. Le président régnait en maître absolu sur Agouni.

Mokrane constituait le suspect idéal. Quelques jours auparavant, il déclara en pleine djemaâ qu'il savait truffée de mouchards que des hommes comme Kaci, le président, qui vendent leur âme aux Roumis, méritaient la pire des morts.

Un procès est hâtivement organisé. Mokrane dont la culpabilité n'a jamais été prouvée ne se faisait pas d'illusions. Il savait, dès l'instruction, que les jeux étaient faits et si, à l'annonce de sa condamnation à mort, il fit appel, c'est sur l'insistance de ses avocats. Ce ne fut pas pour rien : sa peine a été commuée en travaux forcés à perpétuité. Du coup, le jeune homme qui n'avait jamais quitté Agouni se retrouva à Cayenne, Guyanne.

Deux ans après son arrivée au bagne, il tenta l'impossible. Repris, il paya cher sa tentative d'évasion. Echaudé? Un an après son malheureux essai, il tenta une nouvelle évasion. Un bateau anglais le recueillit en mer et le débarqua à Panama.

Le travail ne manquait pas grâce au percement du canal. Mokrane amassa le pécule qui lui permit de rallier les Antilles d'où il embarqua peu de temps après pour l'Angleterre. De Londres, il gagna Gibraltar, traversa à pied le Maroc, l'ouest et le centre de l'Algérie par les montagnes. Cinq ans jour pour jour après son arrestation, il arriva à Agouni, déchargea le fusil acheté à Gibraltar sur son dénonciateur, un cousin du président assassiné, en pleine djemaâ et gagna le maquis.

Son frère cadet et l'un de ses cousins iront former le noyau initial d'une bande qui fera bientôt parler d'elle. Le frère aîné, paisible agriculteur resté au village, tombe sous les balles du père de la victime de Mokrane. La vendetta est ouverte pour soixante-dix ans.

Un mort dans chaque famille à intervalles réguliers mais déjà Mokrane, dont s'est emparé la légende, laissa la vendetta aux familles rivales tandis que lui, se découvrant une vocation de justicier, volait au secours des pauvres spoliés par l'administration, vengeait la veuve et l'orphelin, soutirait aux riches pour donner aux plus démunis à la tête d'une bande dont le prestige s'étendait et dont la légende glorifiait les faits et gestes.

Fugitif, pourchassé, sa tête mise à prix, Mokrane fit un nouveau pied de nez à l'administration en se mariant. En vérité, Agouni qui ne s'étonnait plus de rien depuis l'assassinat du président, assista, stupéfait, à un mariage sans précédent dans les annales du village et dans celles de la contrée. La cérémonie ressemblait, dans le moindre détail, à toutes celles du village depuis la nuit des temps, à cette différence qui laissa perplexe Agouni qu'on n'y vit pas l'heureux élu.

Le village était quadrillé de gendarmes sur les dents et des membres de la famille rivale, le doigt sur la gâchette. Tout le monde était persuadé, les gendarmes eux-mêmes se sont laissés prendre au jeu, que par un de ces tours de prestidigitateur que la légende colportée par des bardes errants lui prêtait, Mokrane allait apparaître d'un moment à l'autre pour accomplir selon le rite son devoir nuptial et s'évaporer, l'instant d'après, au nez et à

la barbe de ceux qui l'attendaient pour débarrasser la contrée de ses raids justiciers. Mokrane ne vint pas. Personne ne le vit jamais au village mais l'idée répandue que, malgré la garde à laquelle le village avait été soumis pendant la cérémonie et les jours qui avaient suivi, il entra chez lui quand même se confirma les mois d'après lorsque les femmes s'aperçurent, à la fontaine, que son épouse était enceinte. En naissant, le grand-père de Hind était déjà orphelin. Mokrane tomba dans un guet-apens tendu par les gendarmes dans un village voisin. Alléché par la récompense, un de ses compagnons vendit la mèche et fut, à son tour, tué par les rescapés du guet apens.

Le grand-père de Hind se maria très jeune, c'était devenu la règle de la famille. Il fallait perpétuer la descendance avant même d'être en âge d'entrer dans le cycle de la vendetta. Orphelin dès sa prime enfance, le père de Hind vécut à Agouni entre une mère qui avait depuis belle lurette perdu le goût de vivre et une sœur cadette effrayée par tant de sang et de larmes. Adolescent, il allait, lui aussi, entrer dans le cycle qui avait décimé la moitié des familles quand, fatigué par ces meurtres qui touchaient, par le jeu des alliances, quasiment le village en entier, Agouni décida d'y mettre fin.

La djemaâ dont le doyen se rappelait à peine la mort du président se réunit sept jours et sept nuits sans relâche et arriva, au bout de ce conclave sans précédent, à réconcilier les deux familles rivales fatiguées, en réalité, elles aussi, de cette fatalité qui vouait leurs enfants à tuer puis à mourir à l'orée de l'âge adulte.

2

Mais pour le père de Hind le village, malgré la réconciliation qui promettait de refaire d'Agouni l'oasis maritime qu'il avait été

autrefois, était comme un cimetière sur lequel planent les fantômes qui pourraient un jour raviver la haine. Le père de Hind débarque, un matin, Gare de Lyon, à Paris.

L'oncle était naturellement heureux, au milieu d'un exil solitaire et laborieux, d'accueillir ce lien physique avec sa famille tumultueuse. Il aida de toutes ses forces le père de Hind qui, en sombrant dans un alcoolisme aussi soudain qu'inexplicable, rompit sans se rendre compte le dernier étai de l'oncle avec son passé, rupture d'autant plus douloureuse que l'oncle savait, en perdant la trace fragile de son passé, qu'il n'avait pas pour autant d'avenir.

Le père de Hind quitta Paris, saoul, vagabonda en vivant d'expédients, dormant à la belle étoile dans des champs d'où il était invariablement chassé à coups de fusil, chapardant dans les marchés, travaillant à la tâche sur des chantiers qu'il abandonnait en demandant à peine son dû. Comment échoua-t-il à Châlon sur Saône?

Hind ne savait répondre à la question. Se l'était-elle seulement posée? En arrivant dans la ville, le père trouva une place dans un restaurant maghrébin où, remontant la pente, il se mit à travailler dur. Au bout de quelques mois, il convola en justes noces avec une Libanaise à peine sortie du veuvage employée au restaurant comme femme de ménage. Ils fondèrent un foyer d'autant plus réconfortant que l'un et l'autre voulaient chasser à la fois les blessures de leur passé et se protéger de la froide réalité de l'exil. Ils donnèrent tout à leur travail au restaurant et, à la mort du patron marocain, ils rachetèrent le fonds de commerce pour une bouchée de pain. Et pour amasser le maximum d'économies, ils tinrent, à eux deux seulement, le restaurant, elle à la cuisine, lui au service et à la caisse, suffisamment longtemps pour se permettre, une fois l'affaire prospère, de recruter du personnel et de goûter, sur le tard, à l'oisiveté du patron surveillant de derrière le tiroir-caisse le geste gauche du nouveau serveur.

Hind naquit et grandit à l'abri du besoin. Elle fit des études assez remarquées au lycée, décrocha son bac et monta à Paris

suivre des cours d'histoire à la Sorbonne. C'est là que, par un appel du passé de son père, elle se lia à des étudiants algériens et ne tarda pas à choper le virus de la révolution nationale démocratique qui promettait non seulement, en s'appuyant sur les forces de la jeunesse, d'enrayer à jamais les séquelles des années d'oppression mais aussi de bâtir l'Eden promis à un peuple meurtri dans sa liberté. Quand, diplôme en poche, elle fit part à ses parents de son désir d'aller travailler en Algérie, ils tombèrent des nues. C'était un vieux rêve, figolé jusqu'au moindre détail, poli des années durant, qui se fracassait là, devant leurs yeux impuissants. Ils prirent soudain conscience, eux les exilés, les nageurs esseulés dans les eaux glaciales du déracinement, qu'ils étaient en train de perdre la seule patrie qui leur restait.

Mais la décision de Hind était sans appel.

Tracé au cordeau depuis ses langes, le projet des parents était de léguer à Hind une affaire prospère qui la mettrait suffisamment à l'abri du besoin pour pouvoir s'adonner à d'autres activités, si possibles intellectuelles car, illettrés tous les deux, ils avaient vécu dans le secret espoir de voir leur fille prendre pour eux une revanche sur la vie.

Ils arrosèrent, malgré le choc, le diplôme tant attendu. Les clients fidèles du restaurant eurent droit à un copieux repas et Hind, déjà partie à l'assaut des forces de l'obscurité et de l'inertie, regardait d'un air de mépris à peine dissimulé ces braves gens dont les exigences du ventre avaient empli son enfance de leurs clameurs, se vautrer avec satisfaction dans leurs immuables certitudes.

Après le repas, la mère de Hind se mit à sangloter dans le restaurant vide.

L'instant était intenable. Le père dit alors :

- Tu iras à Agouni?

Hind hocha la tête en signe d'acquiescement.

- Ecris à ta tante avant ton départ!

Hind saisit la balle au vol.

- J'y vais de ce pas!

Elle n'oubliera jamais les mots qu'elle mit dans cette lettre. Elle consigna toute la fougue née à la confluence de la légende familiale plantée sur le parquet ciré d'un restaurant de froidure et la flamme de la révolution nationale démocratique. Avait-elle conscience qu'elle livrait le nouveau feu de sa vie à une vieille montagnarde pour qui la vie de tous les êtres était une succession de saisons sans surprise?

3

Aussitôt que j'ouvris la fenêtre, un soleil blanc et humide envahit la pièce. La Péninsule ignifuge et inexpugnable s'ouvrait à une nouvelle dérive.

- Et si je mettais le feu à la baraque ?

L'engourdissement d'un réveil laborieux ne tarda pas, comme de coutume, à rendre dérisoire la pensée. L'étincelle de folie salvatrice, la goutte qui met en danger le vase se dissipèrent aussitôt dans la confusion pavlovienne des gestes du matin. Le corps reprend le dessus, redéfinit, à l'extrême limite de l'usure et de l'abandon, les rapports avec le monde; les intègre dans le vaste réseau d'instincts et de pulsions condamnés à porter la sourdine. En quelques secondes, on redevient normal, apte à la citoyenneté modèle, mentalement solvable.

On voit clair. La lumière du jour bataillait dur pour chasser de la chambre les effluves de la nuit passée à copuler et à égrener la légende familiale dont l'air, les murs, les meubles semblaient imprégnés. L'alcôve n'avait rien de romantique. Elle sentait la naphthaline, l'ennui et une espèce de regret. La révolution nationale démocratique piquait du nez et nous laissait, Hind et moi, face à face. Il fallait sortir du tunnel.

Hind était déjà dans la cuisine. L'odeur du café planait jusque dans le couloir comme l'arôme d'un matin optimiste. Dans la minuscule salle de bains, la machine à laver besognait. Sur la table en formica de la cuisine, le café fumait :

- Je repars! lâcha Hind d'entrée.
- Où?
- En France!
- C'est peut-être une bonne chose! dis-je en toute bonne foi.
- Et après? dit-elle, et après?
- On verra!

Hind se resservit du café. Elle tenta d'en verser de nouveau dans ma tasse, je fis un signe de désapprobation.

- On verra, on verra! c'est tout ce que tu dis depuis huit ans!

Huit ans? Nos années ardentes consumées entre la révolution nationale démocratique, cet immense chantier de nos crânes avides d'idéal, et les rites passionnés de la Péninsule, cet appartement où nous prîmes le risque de vivre sans être légalement mariés en nous exposant aux regards des voisins. Où en était-on? L'impasse, évidemment! Hind l'admettait. Il fallait sortir du trou, ne pas se laisser enfoncer doucement et irréversiblement comme la révolution nationale démocratique...

4

Cela ne traîna guère au commissariat, à la deuxième convocation. Hind était repartie et, comme à l'accoutumée, nous nous étions promis mille et une choses que nous savions d'avance vouées à l'échec. Les adieux furent brefs et sans larmes. Je la déposai à l'aéroport, l'aidai à porter sa valise jusqu'au guichet d'enregistrement et l'abandonnai dans la queue.

Au retour de l'aéroport, je me rendis au commissariat où j'eus à faire au même inspecteur qui me lut, sur un ton indifférent,

routinier, la déclaration que j'étais censé avoir faite. Il sortit du bureau et revint au bout d'un moment accompagné d'un policier en uniforme qui me demanda de tendre les mains pour me passer les menottes. Quand il m'entrava les mains, un terrible sentiment d'humiliation me submergea. Puis l'inconfort physique de ne pas disposer de mes membres se fit sentir. L'inspecteur de police continuait à rester correct :

- Je suis obligé de vous mettre les menottes. C'est le règlement!

La demi-heure que je dus passer dans son bureau les mains liées me parut une éternité. L'inspecteur disparut. Le dos tourné au couloir, je n'avais même pas le loisir de me distraire de l'engrenage en suivant le mouvement d'un commissariat de police. Des éclats de voix parvenaient de temps à autre jusqu'à moi. Le policier en uniforme entra dans le bureau, prit un papier sur la table et sortit sans même jeter un regard sur moi.

Le Quartier émergea, continent torride, abysses incandescentes. Depuis la mort du Vieux fou, le continent était devenu invivable. Bachir disparut un matin, personne ne le chercha. Qu'avais-je désormais à y faire? Namous était devenu impossible. Après la mort de Yasmina, nous nous réconciliâmes, lui et moi. Mais petit à petit, il prit l'air d'un fauve, sortant ses griffes à la moindre approche, passant ses journées et ses nuits à fumer l'herbe stupéfiante dans la pénombre de sa cave d'où il ne sortait que pour soutirer de l'argent au Poussah ou pour provoquer les vigiles du Comité des Exégètes qui avaient reçu pour consigne de ne pas répondre à ses incartades.

Le Quartier était vide. J'en partis. La ville était déjà sans pitié. Il fallait trouver du travail et je répondis à une annonce d'un hebdomadaire qui accepta de me faire passer le test avant d'échouer au lycée. La personne qui me reçut regarda d'un air sceptique le manuscrit par lequel je voulais prouver que j'avais tout de même un début d'expérience en écriture.

- Dites un mot! intima-t-il.

- Quoi? fis-je.

- Dites un mot, n'importe quel mot!

Il tapota de son doigt courbé sur la chemise de mon manuscrit qu'il ne prit même pas la peine d'ouvrir et se mit à me dévisager avec l'air d'un professeur coinçant un élève qui aurait avoué connaître sa leçon et qui, le moment voulu, n'arrive pas à le prouver.

- Un mot! répéta-t-il, narquois.
- Fournaise! dis-je.

Il est vrai que le bureau dans lequel il me recevait, un réduit sans fenêtre, était une véritable étuve. Il sortit de son sous-main deux feuilles de papier, et me les tendit avec un stylo.

- Vous est-il arrivé d'assister à un incendie?
- Oui, dis-je, ça s'est trouvé!

- Alors, remplissez-moi ces deux feuilles d'informations concernant l'un des incendies auxquels vous avez assisté. Il me faut, bien entendu, de l'information, vos commentaires éventuels, on peut s'en passer. D'accord?

Il se leva et m'invita à prendre sa place.

- Vous avez trois quarts d'heure pour cela! précisa-t-il en refermant la porte derrière lui.

- Un examen! me dis-je. Je croyais en être débarrassé depuis la fin de mes études à l'Université d'Alger, il y avait trois ans. Il fallait jouer cependant le jeu et le souvenir d'un incendie qui ravagea un dépôt du Quartier me revint en mémoire. J'étais avec Bachir sur le guéret quand nous vîmes une nuée d'enfants courir vers le centre du Quartier. Nous montâmes à l'entrée de l'école et un nuage de fumée noire nous accueillit. L'incendie avait totalement ravagé la marchandise du dépôt et gagnait le magasin attendant. Les épiciers du Quartier tentaient de le juguler en jetant des seaux d'eau sur le foyer déjà gigantesque. Personne, dans la débâcle, n'avait songé à chercher El Had, le vieux gardien du dépôt. L'effort des épiciers était concentré sur le feu qui menaçait leurs boutiques. Les seaux d'eau paraissaient dérisoires et ce qui l'était davantage, c'était l'attitude des membres du Comité des Exégètes accourus sur les lieux dès l'annonce du sinistre. Ils étaient à une trentaine de mètres, sanglés dans leurs

gilets, à donner des ordres sur la façon de tenir les seaux pour que la chaîne établie depuis le robinet d'une épicerie proche fonctionne plus vite. Leurs ordres se perdaient dans la fournaise, personne n'était disposé à les écouter. On entendit une sirène. Les sapeurs-pompiers arrivèrent. Ils branchèrent des tuyaux à la citerne et luttèrent contre le feu qu'on vit bientôt se tasser avant de s'éteindre totalement, laissant le dépôt couvert de cendres mouillées. Quand tout fut terminé, le vieux gardien sortit de derrière une plaque en métal complètement calcinée au fond du dépôt. Le plus curieux, c'était que El Hadj n'avait aucune trace de brûlure, pas une égratignure. Sa blouse grise, par laquelle il était reconnaissable entre tous les habitants du Quartier, n'avait pas un seul pli. On aurait cru qu'il sortait de chez lui pour prendre, le matin, son travail. Tout le monde remarqua ce qu'avait d'étrange la situation. A supposer que le gardien se soit abrité derrière la plaque en acier, comment expliquer qu'il ait pu échapper aux débris du plafond qui s'était effondré à cet endroit précisément? A supposer encore que par on ne sait quel miracle il ait pu se protéger des débris, comment avait-il fait pour échapper à l'asphyxie qui menaçait même les chalands qui observaient, à l'extérieur, les épiciers combattre l'incendie un mouchoir sur le nez?

Bachir ne croyait pas au miracle. Il entreprit, devant un auditoire sceptique, d'expliquer le phénomène en faisant appel à sa façon à la géométrie dans l'espace pour les débris et la direction des vents pour l'asphyxie. El Hadj se gaussait des explications savantes de Bachir.

- C'est mon destin, c'est tout! dit-il pour abréger la conférence.

Mon examinateur lut le texte sans faire de commentaire. Quand il eut terminé, il leva la tête vers moi et dit simplement :

- C'est étrange!

Chapitre 5

1

Fragment du manuscrit incriminé (suite).

La foule se redresse comme un seul homme, son murmure s'estompe. Les membres du service d'ordre disséminés à travers l'esplanade assènent de vigoureux coups de coude dans le ventre des derniers bavards.

En grandes pompes, précédés d'un cordon de sécurité, encadrés par un deuxième et suivis par un troisième, l'oeil vivace et le réflexe à fleur de peau, les Exégètes prennent place sur la tribune. Le Vieux Fou se faufile vers le guéret.

L'Exégète en chef, qui avait le titre de Commandeur, redoutable pince-sans-rire, grimpe le dernier sur la tribune, et s'installe derrière la table recouverte d'un tissu vert. Juste à portée de sa main, les organisateurs de la réunion ont disposé, comme d'ordinaire, un bouquet de fleurs disparates et une bouteille d'eau minérale flanquée d'un verre.

Juste sous la tribune, occupant une rangée entière, studieusement penchés sur leurs calepins, les Chroniqueurs s'appêtent à prendre note pour établir la synthèse officielle pour le compte du journal mural que tout le monde peut consulter gratuitement à l'entrée du Café des Amis.

L'Exégète en chef s'empare du porte-voix et la foule applaudit, à qui il adresse, parasité par le grésillement, un élégant "Merci".

L'Exégète en chef arrange sa cravate. Les rares Exégètes ont l'air de rêvasser. Au milieu de la foule, un vieux tente de juguler une quinte de toux.

- Au nom de Dieu, Clément et Miséricordieux, je suis heureux de m'adresser à vous en cette journée mémorable...

Longs applaudissements. L'Exégète en chef sourit, consulte du regard ses pairs, glisse un mot à l'oreille de son adjoint qui s'esclaffe aussitôt, toussote élégamment dans son poing, avale un verre d'eau et reprend sur le même ton doctoral :

- Il m'est agréable de vous rencontrer aujourd'hui pour vous parler d'un sujet capital pour l'avenir de notre cher Quartier, auquel nous nous sentons tous, les uns comme les autres, attachés par toutes les fibres de notre cœur. Ce sujet nous préoccupe au plus haut point et c'est la raison pour laquelle il est nécessaire de l'aborder avec la franchise que vous nous connaissez. Vous savez tous, chers frères, que nous donnons, comme nous l'avons toujours fait, et hier nous risquions notre vie pour cet idéal, le meilleur de nous-mêmes pour faire de ce Quartier un paradis où il fait bon vivre et travailler dans la dignité et la liberté. Les fruits de nos efforts, conjugués aux vôtres, sont de plus en plus tangibles et il suffit d'ouvrir les yeux pour s'en convaincre.

Les Chroniqueurs arrivent difficilement à suivre, l'Exégète en chef va trop vite et s'échauffe, son articulation s'en ressent.

- Nous sommes heureux de vivre libres dans ce Quartier prestigieux et seuls nos détracteurs, qui sont avant tout les vôtres, disent le contraire. Nous disons à ces brebis galeuses que nous sommes fiers de notre travail.

Furtifs applaudissements. Maladroite, la claque ne se fait pas suivre.

- Nous répétons aux parasites de tous bords que nous connaissons le gouffre et que nous ne ferons pas de grand pas en avant!

Délire d'applaudissements! L'Exégète en chef fronce les sourcils, tire sur sa moustache, hoche la tête, tapote le goulot de la bouteille d'eau minérale, mâchonne la tige d'une fleur arrachée au bouquet.

- Et c'est pourquoi, continue-t-il dans la foulée, les habitants du Quartier doivent apporter leur contribution à notre Comité dans sa lutte implacable contre les parasites. Après un long et fructueux débat au niveau de toutes les structures de notre Comité, il a été décidé d'interdire de séjour dans notre quartier, le Vieux Fou dont nous connaissons les activités subversives.

Stupéfaction. La claque comble le silence. L'orateur poursuit sur le même ton vindicatif et personne, hormis les Chroniqueurs, n'écoute plus ses propos devenus inintelligibles à cause de sa mauvaise articulation et des grésillements croissants du porte-voix.

2

Au bord de l'abîme de ses incorrigibles stupeurs, à cheval sur ce rêve presque séculaire qui bat rituellement le rappel et ces pas alourdis par un éclat perdu d'obus fatal reçu sans sommation un matin avant la prière de l'aube, au cœur de la poudrière, derrière les fanaux, de l'autre côté de la mer vierge sevrée de sa virginité, tour à tour sillonnée par les conquistadores de Césars insatiables de landes vénales et de femmes, achoppant sur l'irascibilité du gardien du Chenoua avant que les légions, plus nombreuses et mieux armées, rompues à toutes les vicissitudes des conquêtes, viennent difficilement à bout d'une armée moindre et vulnérable, et par les corsaires irréductibles de la Sublime porte tenant mal dans ses gonds, semant le feu et le sang à ras d'écume et jusqu'à ces ultimes envahisseurs, sabre et goupillon, venus transformer les plaines en marécages de cadavres; écartelé entre l'élan du cœur et la mousse boueuse d'un rêve ligneux sur lequel on marche à perte de souffle, jalonné de veillées funèbres sous la canicule asphyxiante comme sous ces maudits embruns recroquevillés dans leur coquille de fumée, le Vieux Fou, fauve

au seuil de l'encagement, brise dans un mouvement d'incontenable fureur l'unique vitre de la cave, claque la porte qui vole en morceaux et engage ses pas traînants sur le chemin de l'escalier.

3

Mais déjà pieds et poings liés, le Quartier sombre dans la torpeur nocturne. L'obscurité s'est épaissie. Dans les alcôves aux parterres jonchés d'enfants terrassés par l'épuisement, les ébats mal accomplis cèdent le pas aux songes de ruts superbes. L'amour, encore une fois, s'enfouit sous l'oreiller et les songes vont peupler les murs de l'imagination d'Amazones domptées et de princes charmants.

Sur l'ultime marche de l'escalier glacial, le Vieux Fou se gratte la barbe en broussailles. Le froid de la nuit l'astreint à s'emmitoufler dans son burnous crasseux, relique laineuse qui a traversé deux guerres et trois exils avant de vieillir au point d'épouser la forme voûtée de son dos.

Il descend d'une marche en quête d'une chaleur imaginaire.

Imperturbable et serein, Namous ronfle au bas de l'escalier, les pieds baignant dans une flaque d'eau moisie en passe de se transformer en microcosme de marécage. En proie à sa crise cyclique de mysticisme, Bachir marmonne dans son menton un Verset dans une langue de son invention qu'il s'applique à rendre cohérente. Il crache une dent qu'il enfouit dans l'une des innombrables poches de son manteau, nourrissant le projet de confectionner un collier de dents authentiques à offrir à la masseuse du hammam, objet de sa passion présente. Il interrompt ses envolées pour faire part de sa malicieuse intention :

- Si elle me regarde, je lui offre le collier!

Madjid et Hamidou tirent chacun de son côté sur des mégots qui rendent l'âme dans une débauche de fumée.

Le ciment des allées serpentant sous les arcades, dévoilées de leur tôle par le vent, luit de l'éclat d'une eau tombée tantôt en cascades. Vacillante, la lumière des lampadaires échappés au massacre des tireurs d'élite à la fronde projette sa fluidité sur le sol humecté.

4

Yeux rivés sur l'oreille de la lune que l'on devine à la charnière de deux nuages, le Vieux Fou rêve. La lune est encore dans un recoin du ciel dans les bras d'un amant furtif.

Namous se pâme à présent dans l'écume d'un rêve compromis, Yasmina ayant pris le chemin de non-retour, laissant derrière elle le Quartier consterné par tant de décès successifs et deux amants dont la rivalité implacable n'a pu altérer l'implacable amitié.

Un soir d'orage, Madjid est entré, essoufflé, dans la cave de Namous :

- Elle est morte! lâcha-t-il.

Namous enfile une vieille vareuse.

L'orage gronde et le ciel s'oublie dans cette esquisse de cataclysme où les étoiles se noient. La chaleur est lourde, pesante sur cette nuit envahie par une horde de rats.

Une chaleur d'enfer. Ou est-ce la nuit elle-même, labyrinthe, spirale, caveau, qui prend l'allure désormais familière de l'enfer? Non pas cet ignoble oripeau, planète invisible inventée par des cerveaux en feu, que les habiles démiurges de légendes révélées brandissent comme un cimenterre vengeur pour faire passer la pilule dans les rangs de la crédulité, mais l'autre enfer, bien palpable, omniprésence inaltérable de béton et de bitume, de brimades, d'estomacs vides. L'autre enfer, le seul vrai,

l'inextinguible chaudron où flambent les corps des enfants et s'éteignent les passions des adultes. Le chaudron en incessante combustion qui étiole les espérances, emportant dans sa consommation les reliefs des espoirs gardés dans les vieilles cantines du cœur.

Et la nuit? Cette nuit d'imposture : arc-en-ciel conspué dans son habit de cellophane aux couleurs translucides qui n'éveillent plus maintenant un seul rêve à rêver, de même que les étoiles se referment sur leur mystère indéchiffré, tombeau engloutissant les dernières feuilles du platane que les gosses ont sauvagement déraciné devant le refus du Comité des Exégètes de mettre des buts à leur stade de football.

Et maintenant, dans la gadoue invariable, il ne reste plus qu'à confectionner des fleurs-catapultes, beauté qui ne se laisserait pas marcher sur les pieds, pour faire du jardin, du petit jardin dévasté, une poudrière, une vraie poudrière, car le rêve tant nourri ne pourra donner les signes du corps qu'au prix de feux sans âge, et sans pitié.

Namous fait gémir la flûte, impuissant à fabriquer de toutes pièces le son salvateur, douleur lancinante. Le temps s'englué et Namous incrimine le Quartier, assassin de la pire espèce, rangeant soigneusement l'arme du crime, d'avoir tué Yasmina. Namous casse la flûte en deux et s'endort, un pied dans le néant.

Yasmina est morte au retour de la ville côtière où Madjid l'a suivie à l'insu de Namous, purgeant alors une légère peine de prison, "pour coups et blessures volontaires", selon le journal mural de l'époque.

Il semble que ce soit une maladie héréditaire qui l'ait subitement emportée, une année jour pour jour après sa sœur, son aînée d'une dizaine d'années, ravie à ses trois enfants en bas âge et à un mari désemparé la veille de l'Aïd.

Chauve, somnolent, abruti par des années de voisinage avec des virus parfois inconnus des sciences médicales, l'unique médecin du Quartier a ôté ses lunettes : la même maladie, décréta-t-il sans la nommer.

Les deux rivaux, Madjid et Namous, près de vingt ans de différence d'âge, n'ont pas, en vérité, été les seuls à ressentir la disparition prématurée de Yasmina comme une calamité. Son père, Si Mahfoud a vu, avec la mort de sa seconde fille, s'écrouler les derniers remparts de l'espoir de sortir sa famille du profond dénuement dans lequel elle avait toujours vécu. Si Mahfoud glanait les maigres ressources de la survie familiale dans de menus et rarissimes travaux de plomberie. Il s'était fait une raison: il est victime d'une chaîne d'accidents.

Quand Yasmina est née, Si Mahfoud prenait encore la vie pour une abominable corvée dont le seul mérite est d'être passagère. A cette époque déjà la mère était condamnée. Jeune fille, une terrible maladie la désignait comme victime et chaque accouchement n'avait fait qu'aggraver son état.

Partagée entre un mari goguenard et une misère de tous les instants, la mère éleva tant bien que mal ses filles dans la dignité et la résignation. Dès l'âge de dix ans, retirée de l'école, l'aînée commença à s'occuper du ménage pour alléger la tâche à la mère malade. Elle savait, sitôt l'école quittée, que son chemin était tracé : elle ne se trompa pas, puisqu'à la première demande en

mariage, Si Mahfoud accorda sa main à Tahar, de dix ans plus vieux qu'elle, qui était aux maraudes quand elle n'en était qu'au berceau, parvenu au lycée avec l'irrésistible bénédiction des gros sous de son père, l'unique boulanger du Quartier, quotidiennement assailli par une horde d'affamés, auquel la population verse des agios.

Le boulanger prospère destinait son fils à un avenir faste, investissant une belle part de sa fortune tellement considérable que même les Chroniqueurs spécialisés ne sont jamais arrivés à l'évaluer avec précision, pour permettre à son fils aîné de poursuivre des études de médecine, rêve que le père caresse secrètement depuis qu'il a perdu son frère cadet, emporté par une maladie tout aussi étrange et aussi impardonnable que celle qui a presque décimé la famille de l'artisan-plombier en mal d'ouvrage. Mais ce dernier, tout comme le boulanger d'ailleurs, se rendra vite compte de l'erreur de ses calculs. Paresseux et peu doué, Tahar aura vite fait de se faire renvoyer du lycée. Mortifié par cette première et immense déception de sa vieillesse, le boulanger laissera son fils tenir la boutique familiale. Incorrigible, Tahar dilapidera, en frasques mémorables, en moins de cinq ans, la fortune accumulée par son père le long d'années et d'années de dur labeur. Ses coûteuses extravagances étaient devenues légendaires et, outre le cuisant début de faillite commerciale, le vieux boulanger supportait la honte jetée sur son nom par le comportement de son fils.

Le jour du mariage arriva Le boulanger restera en marge de la liesse dont seul Tahar semblait jouir : un fils aîné qui a mal tourné et une fortune, la plus enviée du quartier après celle du Poussah, au seuil de la banqueroute.

L'artisan-plombier aussi ne participera que de loin en loin au simulacre de fête. Tout le Quartier le plaignait d'avoir mis le doigt dans l'engrenage d'un tel gâchis, car nul n'ignorait la nature de ses intentions en contractant ce mariage pour sa fille. Le dernier des garnements du quartier savait que, en s'alliant au riche boulanger, le plombier escomptait une promotion.

Echaudé, il finira, comme à son habitude, par se faire une raison : une bouche de moins à nourrir.

Surmontant son dépit, le boulanger finira, lui aussi, à la naissance de son petit-fils, par prendre la chose du bon côté. Commerçant en mauvaise passe, se privant du minimum de pain quotidien pour le vendre à plus affamé que lui, il va redevenir semblable à cette population qui l'entoure depuis toujours mais que l'argent lui a appris à tenir à distance. Bientôt, il vendra son fonds de commerce à un nouveau riche et le maigre fruit de cette cession conspuante lui servira à assurer ses vieux jours.

Oisif, le boulanger sans boulangerie, qui portera jusqu'à la fin le nom de son ancienne profession, reprendra tout naturellement sa place au Café des Amis dans lequel il n'avait pas mis les pieds pendant toutes les longues années qu'il était de l'autre côté de la barrière. Au bout de quelques jours, il retrouvera l'ardeur de sa jeunesse pour abattre les dominos sur le tapis, gueulant du plus fort qu'il peut pour bluffer l'adversaire, en retrouvant ses partenaires d'autrefois, sensiblement vieilliss il est vrai, mais toujours semblables à eux-mêmes, se mesurant pour le même enjeu, une bouteille de Selecto, depuis l'époque lointaine où chacun précédait l'aube pour aller à la recherche d'une fortune hypothétique.

6

Bachir fait son entrée au Quartier. Il est plus ivre que d'habitude. Difficilement, il parvient à se tenir vertical. Des chances que le charme ne soit pas rompu...

- Bâtards, enfants de putes! Sa voix pâteuse ne porte pas.

En essayant de marcher, Bachir titube, butte violemment sur des monticules massifs de bitume refroidi obstruant la route depuis un an inutilisée, tombe ne les voyant pas, se relève avec

l'effort de celui qui veut soulever une montagne, grogne en vacillant, rompe à la façon militaire en blasphémant dans les langues qu'il connaît un tant soit peu. Telle une voie diffuse qui tombe en flocons du ciel, la rumeur a fait le tour du Quartier et la nouvelle parvient aux oreilles des enfants. Ils jubilent. Ils voudraient embrasser Bachir de leur fournir l'occasion de s'amuser, de sortir le temps d'un éclair de l'ennui dans lequel ils se morfondent en enfants sans enfance. Bachir rugit puis il aboie, miaule, retrouvant avec une remarquable aisance les sons qu'il agence sans transition, sautant littéralement du coq à l'âne pour se surprendre enfin en train d'imiter une poule pondeuse. Des coups de sifflets invitent les derniers enfants, attardés devant une assiette de couscous rébarbative et sous l'œil draconien de la mère, à feindre une indisposition quelconque qui permette la levée de table pour prendre le chemin du cabinet, et en profiter pour rejoindre le rassemblement général à proximité de l'école, quitte à payer, au retour, cette escapade d'une mémorable fessée maternelle.

Ils sont un peu moins de trente, enthousiastes comme ils l'auraient toujours été dans d'autres conditions, ironiques, à trotter derrière Bachir en se gaussant, s'arrêtant net, comme un seul homme, lorsqu'il ne peut plus avancer, courant allègrement quand il prend de l'écart. Bien que complètement terrassé par l'ébriété, Bachir puise dans son cœur la force de rire à grands éclats. Il s'attendait à ce spectacle fatal. Il connaît bien les enfants du Quartier. Il les aime bien, même si l'une des seules joies qu'ils ont est de se payer sa tête d'ivrogne jovial.

La procession bruyante à la tête de laquelle Bachir harangue une foule qu'il se représente dans son délire lui faisant face (la vraie foule, celle des enfants exultants, est en fait derrière lui) passe devant la mosquée au moment où le muphti s'apprêtait à en sortir. En le voyant sur le pas de la porte, Bachir stoppe sa course, et se retourne vers les enfants pleins d'alacrité, qui, comme obéissant à une sommation, ralentissent le pas, l'oreille tendue pour déguster la bravoure et les mains prêtes à applaudir.

Usant du peu d'énergie qui lui reste, Bachir déclare dans un haut le corps :

- Je vous présente notre illustre pédéraste.

Sidé par l'insolence, le muphti ne trouve rien que d'opérer un demi-tour, ostensiblement dédaigneux, mortifié de l'intérieur, extériorisant sa colère impuissante sur le coup en claquant très violemment la porte de la maison sainte. Des miettes de bois arrachées à leur corps par la violence du choc, viennent grossir le tas de celles qui se sont accumulées sur le seuil au fur et à mesure des claquements de porte, et que le muphti a formellement interdit à la femme de ménage de balayer, alléguant, doctoral et péremptoire, de la volonté de Dieu qui sera :

- Même si la mosquée s'effondre entièrement, on priera Dieu entre ses ruines.

Aux partisans de la propreté, il rabâche toujours le même argument. Mortifié par cet affront qui le dévalorise devant les enfants du Quartier, incapable de riposter à l'insulte par l'insulte, le muphti se retranche dans son fief pour se recueillir et réfléchir à la manière la plus efficace de se venger, et d'ôter à jamais aux mécréants de la trempe de Bachir l'envie de se payer sa tête.

Coupant par un terrain vague sur lequel s'étend une nappe de boue gluante (à l'instar des neiges éternelles, elle y est tout le temps, même quand il ne pleut pas), Bachir, satisfait de la farce dont le muphti a fait les frais, arrive au bout de l'esplanade, face au Café des Amis, toujours suivi par la foule d'enfants à présent plus calmes, épatés par sa hardiesse.

Quelques enfants forment derrière Bachir un cercle aux contours espacés.

Les premiers voiles de la nuit envahissent l'espace stellaire. Les réverbères qui bordent la route, grignotée par les eaux de pluies imprévisibles, ne fonctionnent plus depuis belle lurette. La horde d'enfants excités s'est à présent amoindrie, car beaucoup de gosses ont pris, dès l'arrivée au café où leurs pères abattent les

dominos, la poudre d'escampette de peur de recevoir une tannée en public.

Bachir, raide comme une corde malgré l'ivresse qui tente de le faire incliner, se tient à l'entrée du café. Tous les regards sont braqués sur lui, point de mire insensible aux centaines d'yeux, amusés ou angoissés, qui le dévisagent.

Bachir se gratte la pointe du crâne. Les enfants piaffent. Ils attendent l'amorce du spectacle que seul Bachir est à même de garantir. Ils savent que c'est pour eux aussi que Bachir relève le défi. Un silence tumulaire. Le martèlement des dominos sur la table ont cessé. Les joueurs trouvent mieux à faire. Ils sont plus d'une centaine entassés dans un indescriptible désordre, dégustant l'air vicié de tabac et des exhalaisons du cabinet, à venir participer, agglutinés autour de tables bondées de verres et de bouteilles, à la partie de dominos sans laquelle la journée souffrirait d'un manque. Et dans la passion suscitée par un jeu tout d'arguties, spectateurs et joueurs se confondent par la similitude de leurs gesticulations. S'empressant de poser les dominos sur la table pour ne pas rater le début du spectacle, un joueur d'un certain âge renverse du coude une bouteille de limonade à peine entamée. Le bruit du choc provoqué par le verre arrive au contact du sol cimenté, le tableau baroque de la limonade, enjeu de la partie, répandue sur le sol, gagnant du terrain vers les pieds de Bachir, qui auraient à un autre moment amusé les clients du café, passent inaperçus. Bachir cristallise l'attention générale. Un vieux, au fond du Café, tente de juguler une quinte de toux. Le Poussah sort des cabinets en continuant à boutonner sa braguette. Il traverse la salle dans le sens de la longueur sans attirer un seul regard envieux ou haineux, alors qu'habituellement, il éprouve un plaisir sadique à déguster les regards jamais indifférents que posent sur lui ces miséreux, qui l'envient autant qu'ils le détestent, maudissant entre des dents jaunies par le tabac le destin qui les oblige à enrichir encore davantage ce patron adipeux et sournois. Il s'accoude au comptoir, la bouche ouverte, la langue pendante. Bachir

sourcille. Les gosses reculent d'un pas. Dix minutes se sont écoulées depuis l'arrivée de Bachir. Il s'agite, le démon qui vivote dans ses tripes bouge.

- Mes chers concitoyens, bien-aimés et vertueux...

Bachir se retourne, fait un clin d'œil au gosse le plus proche de lui.

- On vous baise quotidiennement, et il vous reste du courage pour l'accepter...

Des sourires très discrets s'esquissent. Le Poussah rentre la langue. Les gosses n'ont plus la force de rire.

Et Bachir gesticule, toujours, il brasse l'air d'une main molle...

- Et Dieu que vous adorez, que j'adore aussi, que nous adorons tous, on ne sait pas trop pourquoi, Lui il adore ceux qui ne nous adorent pas, si bien que notre Adoré adore ceux qui nous haïssent.

Bachir lutte contre un hoquet qui lui reste en travers de la gorge. Le Poussah tend l'oreille, détourne les yeux.

Les derrières sont collés aux chaises qui ne font même plus de bruit. Le Poussah, estimant que la comédie a assez duré, fait un signe vers le fond de la salle plongé dans l'ombre, du côté des toilettes. Surgissant de l'ombre deux gorilles au visage quadrillé par les balafres.

Les godasses des gorilles font un bruit de clous qui strie le silence en lanières. Bras ballants, yeux plissés, ils avancent pesamment vers Bachir.

Les gosses n'ont plus rien à applaudir. Ils se sont éparpillés. Quelques uns sont rentrés chez eux en courant. Les autres ont reculé, loin de Bachir. Bachir est impassible, il a donné sa langue au chat.

Le même vieux, au fond de la salle, juggle une deuxième quinte de toux. Les joueurs reprennent leur jeu, celui des hommes est plus périlleux. Ils devinent la suite. Enormes et mal accoutrés, les deux gorilles échangent des clins d'œil à la dérobée. Bachir remarque leur stratagème. Il lève les bras pour arrêter leur marche mesurée vers lui, et déclare, le ton naturel :

- Ne vous dérangez pas, mes chers concitoyens, bien-aimés et vertueux, c'est mauvais pour vos rhumatismes et puis c'est inutile, je connais le chemin.

Bachir se retourne, et trébuche. Il penche la tête comme quelqu'un qui réfléchit désespérément. Les deux gorilles interrogent du regard le Poussah qui leur enjoint d'un hochement de tête de rejoindre l'ombre d'où ils ne sortiront à nouveau que sur son ordre.

Une cacophonie où s'entremêlent les appels gutturaux des clients, les claquements de langue, les mijotements des chaises branlantes, le tapage vigoureux des dominos sur la table qui répond à chaque choc par des crissements stridents, prend la relève du silence qui planait il y a quelques minutes encore.

Le garçon de salle émerge de son immobilité. Il renifle du côté du client maladroit qui a renversé tantôt la bouteille de limonade. Il le prie de ramasser un à un les tessons, d'essuyer le parterre et de payer la consigne. Le client proteste. Une altercation éclate entre eux qui ne suffit pas pour relever la tête des joueurs, plongés dans des calculs astronomiques. Le Poussah est venu trancher :

- Débrouillez-vous, c'est l'un de vous deux qui paie; je ne veux rien savoir.

Son regard apparemment détaché caracole du côté des cabinets où les gorilles attendent.

Le garçon supplie le client. Et le client conjure le garçon. Ils s'arrangent. Moitié-moitié.

La parenthèse est fermée, et la nuit s'ouvre aux ombres qui déjà s'allongent sur les murs. Bachir est reparti silencieusement, peut-être heureux d'avoir raté la gageure. Assis sur le bas-côté de la route, il entreprend de compter les étoiles. Et loin du tumulte qui se dégage du Café comme une bouffée d'air nauséabonde, chargée de la jonction des haleines et du tabac, Bachir se remet à soliloquer, prenant en vrac les mots qui disent la nuit. Les étoiles ont décuplé qui dardent des faisceaux de lumière tremblotante.

Bachir avance, perplexe et claudiquant, parallèlement à l'immeuble le plus sordide du Quartier. Des fenêtres grincent. Bachir se sait discrètement observé par l'interstice laissé entre les volets entrouverts. Sourd, il passe son chemin. Perception feutrée d'éclats de rires étranglés dans l'œuf. Bachir offre un bras d'honneur aux ténèbres.

La nuit est maintenant couleur de goudron. La ruelle que traverse Bachir est particulièrement sombre. Les chats ne s'y aventurent jamais. Seuls les rats y viennent régulièrement tous les soirs.

- De quel côté ça vient?

Bachir piétine sur place. Les chiens aboient à tout rompre. Soudainement. Dans la rue voisine, leur rue en titre ou ni les rats, ni les chats n'ont droit d'accès, ils accomplissent consciencieusement leurs devoirs de chiens et satisfont leurs besoins aigus de chiens. Hurler continuellement de faim, c'est le sort de ces chats écumeurs des poubelles du Quartier.

Pourquoi sont-ils si désagréablement hilares cette nuit?

Mille bruits en sourdine succèdent à mille silences. Se contenter d'élever dans la serre d'un amour tabou une étoile ramassée accidentellement sur la route des blessures pansées où le couteau s'enfonce un peu plus à chaque guérison? Qu'avons-nous besoin de preuves? Rien n'est peut-être plus à prouver!

Impitoyable est ce doute élémentaire qui tambourine sur les tempes de Bachir qui, reprenant sa route jalonnée de rats, se remet à monologuer, la bouche pâteuse :

- Est-ce donc parce que le camion chargeur-déchargeur de la voirie a perdu l'habitude de passer au moment ou, ponctuels, tous les rats du Quartier se donnent rendez-vous sous le lampadaire du coin de la rue? Le camion ne passe plus et les rescapés, infirmes ou souffrant de troubles mentaux, de la campagne de dératisation, menée par la population du Quartier sous le haut patronage du Comité défiant tout danger, continuent à se réunir toutes les nuits aux mêmes heures et endroits qu'avant. Les Chroniqueurs les plus perspicaces soutiennent que cette défiance du danger tient au fait que les rats veulent vivre comme ils l'entendent, quitte à en payer le prix le plus exorbitant. Ils semblent avoir élu, toujours selon les mêmes sources, un nouveau chef qui n'a pas froid aux yeux. Sa patte estropiée par un coup de balai n'est pas un motif qui l'empêche de foncer toujours de l'avant. Cette blessure de guerre lui a valu de présider à la destinée de l'importante communauté des rats du Quartier.

Bachir se ravise dans son monologue décousu; il avance pas à pas, distrait du poids de la nuit.

Mais la nuit récidive, et Bachir pourfend :

- Chez les humains, l'amour n'est pas démocratique... Il allonge l'oreille :

- D'où vient ce bruit-là?...

Mille bruits et mille silences alternent.

- Les chiens ne parlent pas, c'est connu. Ils aboient au passage des caravanes. Ils farfouillent dans les poubelles et font l'amour d'une drôle de manière. Ils arrivent même à faire des chiots, c'est vous dire...

Bachir évite une grappe de rats que l'ombre de l'homme n'a pas effrayée. Il débouche enfin sur l'immeuble au bas duquel il occupe conjointement avec le Vieux Fou une cave piteuse jouxtant, à droite comme à gauche, deux caves du même type,

dont l'une, celle de gauche, sert d'habitation à un repris de justice, autrefois spécialisé dans les vols par effraction, les outrages impunis aux responsables du Comité et les coups de tête expéditifs qui envoient ses victimes au pavillon des urgences quand ce n'est pas directement au cimetière. L'autre cave, remarquable par l'odeur qui en sort, fait fonction de dépotoir d'ordures pour des locataires irréguliers. Bachir cogne sur la porte. Les grands coups de pied qu'il assène à la porte le secouent :

- Ouvre, c'est moi, ouvre donc.

La porte reste fermée. Collant son oreille contre la porte, Bachir ne perçoit aucun bruit à l'intérieur de la cave. Il en est d'autant plus intrigué que le Vieux Fou, malade, ne peut être ailleurs.

Bachir redouble la force de ses coups de pieds qu'il accompagne de menaces.

- Si tu n'ouvres pas, je casse la porte. Je compte jusqu'à trois...

L'air frais de la nuit précipite le dégrisement de Bachir.

Le boucan réveille les trois quarts des habitants du Quartier. Comme s'ils étaient sur des gradins donnant sur un spectacle, ils se mettent à la fenêtre, en pyjama, en gandoura, le torse nu. Les enfants et les femmes passent derrière les mâles. Bachir a expédié son compte à rebours.

Excité, il gueule :

- Mais Bon Dieu, mais Bon Dieu, ouvre cette putain de porte, je tombe de sommeil!

Une gémissement imprévue le fait baisser. Au contact du ciment, il frissonne de tous ses membres ténus. Paradoxalement revigoré par les élancements de ses genoux, il entame, après une pause, un second boucan dont l'intensité va crescendo...

L'impossible tintamarre tire le repris de justice du profond sommeil dans lequel l'a immergé sa dose de kif. La porte voisine s'ouvre violemment. Complètement nu, poitrine bombée et velue, bras massifs couverts de tatouages fanés de femmes à double sexe, de dragons mal exécutés et de graffitis divers, Namous

apparaît sur le seuil de la porte. Il dévisage le malheureux Bachir, agenouillé et sanglotant sous l'impressionnante stature de Namous que l'ombre exagère.

Namous avance. Pesant, imperturbable. Bachir tressaille, pris de court. La main monstrueuse de Namous prend la gorge de Bachir. En une contraction des muscles de Namous, Bachir flotte dans les airs. Bachir suffoque. Des crissements successifs indiquent que les fenêtres se ferment aussi discrètement qu'elles se sont ouvertes. Namous ignore ce détail, il plaque sa proie pantelante contre le mur de la cave et d'une voix gouailleuse admoneste :

- T'as envie de t'amuser ce soir. Tu fais des progrès, mon petit vieux! Te voilà qui réveilles tout le monde et Namous...

Et il lâche sa victime qui retombe sur son séant dans un bruit de craquement d'os et de chair meurtrie. Au rôle de douleur émis par Bachir, Namous rétorque par un rire sardonique.

- Maintenant, dis-moi, quel est ton problème?

Cachant son visage des mains, pieds séparés par un écart pareil à celui qu'ouvrent les rouleuses de couscous pour poser le plateau entre leurs pieds, Bachir oppose à cette question un mutisme ponctué d'aspirations d'air convulsives. Une gifle abrège son entêtement.

- Alors, tu parles... maintenant que tu m'as réveillé? Ou tu veux que je t'arrache les mots un à un?

Quoique donné sur un ton serein, l'avertissement de Namous n'en paralyse pas moins Bachir qui sait que le truand est capable de la pire violence comme il peut être prodigue de la plus grande douceur.

Bachir feint de se gratter le mollet.

S'apercevant tout à coup de sa nudité totale, Namous improvise ses deux mains assemblées en cache-sexe. Il gonfle la poitrine, comme pour opposer une digue à la salve d'air vif que le vent du Nord charrie. Bachir se relève péniblement, en s'accrochant à l'avant-bras du géant. Bachir s'essuie les yeux.

- Veut pas m'ouvrir, le vieux de l'enfer, fait-il en pointant un index tremblant sur la porte fermée de la cave.

- Pas la peine de faire du bruit pour ça; t'aurais pu le dire plus tôt, rétorque Namous soudain pris de pitié.

- Il dort peut-être?

Exaspérante porte fermée. Namous se retient difficilement. Il gigote et entonne la chanson bédouine qui raconte le chagrin de l'amoureux auquel la mort a ravi sa gazelle. Bachir applaudit pour stimuler son compagnon à une plus grande excitation et se faire oublier.

Mais à la grande déception de Bachir, Namous redevient grave, se ressaisit, reprend son air impénétrable et son maintien distant, en dépit de la nudité qui n'arrive pas à ternir sa superbe :

- Reste plus qu'à enfoncer cette porte.

Bachir approuve d'un hochement de tête. Mais ce n'est pas d'une approbation que Namous a besoin. A peine a-t-il fini qu'un coup d'épaules fait basculer la porte à l'intérieur, faisant sauter le pêne qui la retenait.

La porte s'ouvre sur un caveau humide et noir. Une odeur de vomi accueille les narines de Namous.

La cave est un creuset où hommes et rats vivent en bon voisinage, obligés de se côtoyer puisque ni les uns ni les autres ne sont prêts d'abandonner un gîte arraché de haute lutte, enjeu de combats impitoyables dans lesquels les rats disposent de persécutions nocturnes et les hommes de moitiés de manches à balais. Emboîtant le pas au colosse, Bachir pénètre dans la cave. L'odeur répulsive rencontre ses narines familières. Il a désappris le goût de l'air. Cela lui donne le vertige. Il craque une allumette sur un restant de cierge posé sur une caisse en fer, à la tête du dormeur installé au beau milieu de la chambre d'infortune. Namous profite de la lumière diffusée pour fouiller les dessous du grabat sous lequel, profondément endormi semble-t-il, est allongé le Vieux Fou, maigre et recroquevillé sur lui-même.

Il enfle une gandoura originellement blanche qui lui arrive à peine plus bas que les fesses.

Namous demande une cigarette, et Bachir tend le paquet, apeuré. Subitement, comme agissant sous l'empire d'une démente que rien ne laissait prévoir, Namous assène, en accompagnant son coup d'un hululement hystérique, un vigoureux coup de talon aux entrailles du Vieux Fou. Le dormeur ne réagit pas. Bachir s'est tassé, tout petit dans un coin de la cave. Le cierge agonisant décuple l'ombre de Namous qui couvre un mur entier. Bachir s'efforce de retenir sa respiration, de peur que s'abattent les foudres du colosse sur sa personne. Recouvrant la plénitude de ses moyens, Namous aperçoit Bachir se tuant à se dissimuler derrière un polochon à peine aussi grand que sa petite tête.

Il l'interpelle autoritairement :

- Sors de ton trou, et viens par ici!

Bachir abandonne le polochon, et fait quelques pas en direction du colosse. Il met les mains sur la tête, à la manière des écoliers trop turbulents, surpris par l'instituteur. Mais Namous se fait plus doux. Est-ce l'éclaircie avant un nouvel orage, plus violent que le précédent? Un rat lui grignote les pieds.

- Le Vieux Fou est mort, sans doute.

- Comment?

- Il est mort, tu ne comprends pas?

Bachir retient un sanglot, ou deux...

- Il est mort? insiste Bachir.

- Je crois bien.

8

C'est l'heure de nouvelles certitudes : notre vie peut changer de trajectoire. Le Vieux Fou est mort. La nuit n'aura désormais plus de nom; pas plus que la lune qui s'éreinte à faire errer le plus clair d'elle-même du côté des batailles perdues, comme s'il fallait de sa

présence évanescence pour songer à rectifier le tir de nos destinées ballottées par la houle des jours, au moment où nos ultimes forces se diluent, foudroyées par la fatigue qui nous rend incapables de voir en-dedans de nous-mêmes...

Namous pénètre d'un pas traînard dans le Café des Amis. Le garçon balaie la salle. Il a les lèvres enflées, le crâne rasé.

Enorme cul posé sur une chaise anglaise derrière le comptoir, le Poussah compte la recette de la journée sur ses doigts. C'est ainsi qu'il procède toujours, poussant l'excès de cupidité jusqu'à enregistrer les rarissimes pourboires laissés au serveur.

Namous ne répond pas aux salamalecs du garçon de salle qui ne semble pas étonné de voir le colosse si ridiculement habillé. Namous se gratte l'oreille pour ne pas toucher la main tendue du Poussah. Ce dernier, voyant le truand entrer, s'est empressé de fermer le tiroir-caisse à clé.

- Tu nous honores de ta venue, mon frère. Qu'y a-t-il à ton service? s'enquiert le patron adipeux en fourrant la clé du tiroir-caisse dans son slip.

Namous se contente de répondre par un regard de dédain qui fait blanchir le visage flasque de la crapule parvenue. Un mouvement de la langue, et le crachat s'écrase sur le front du Poussah. Il trouve, tout de même, le moyen d'ouvrir grande la bouche dans un sourire qui le rend encore plus répugnant. Le garçon de salle s'est faufilé en catimini vers les cabinets, présentant l'orage.

Le Poussah jette une fleur :

- Je t'admire parce que je sais que tu es un homme.

Namous se redresse, la gifle part :

-Et moi je te gifle parce que je sais que tu n'en es pas un.

Le coup est plus lancinant qu'une vrille enfoncée dans la chair. Le Poussah accuse avec une hypocrite placidité. Sa joue a gardé l'empreinte de la main de Namous. Observant discrètement la scène, le serveur pouffe de rire en se cognant la tête contre le mur, un pied dans la fosse d'aisance.

Le Poussah ne relève pas le défi qu'il sait d'avance perdu. Il donne une tape qui se veut amicale sur l'épaule du colosse serein :

- Mon cœur est large. La pierre quand elle vient d'un ami est une pomme. D'un signe de la main, Namous abrège le dithyrambe :

- Le vieux Fou vient de mourir. Peu importe d'ailleurs, il était au bord du rouleau. Bachir est en principe à son chevet.

Namous se racle le palais, avec la langue...

- On l'enterre demain. Tu t'occupes des détails.

- Bien sûr, mon frère.

- Pas besoin de sépulture pompeuse.

- Bien sûr, bien sûr...

Qu'exprime le visage luisant du Poussah, l'homme le plus haï du Quartier, laudateur des puissants, oppresseur des faibles, caméléon? De la peur : ce sentiment qu'il n'a vraisemblablement jamais connu? Visiblement, ses yeux s'humectent... Se sent-il obligé d'afficher ce masque devant Namous?

- Faut-il dire au muphti de venir?, s'enquiert le Poussah.

- Y'aura pas de veillée, intime Namous. Rien qu'un enterrement parce qu'on ne peut pas faire autrement. On aura besoin de ton camion, demain.

9

- Tant pis pour le muphti, décide le Poussah, il n'aura pas de mouton cet Aïd; A moins qu'il l'achète comme tout le monde. L'argent des cotisations va servir à enterrer le Vieux Fou.

Le serveur a quitté les cabinets. Il improvise une sorte de valse en serrant bien fort contre sa poitrine le manche du balai. Le voilà à même le sol, pleurant dans la position d'un yogi, près du balai qu'il a éjecté d'un tournemain, entouré d'une horde de

mouches fluorescentes. Il ramasse furtivement un mégot. Il profite de l'exaltation de son patron pour avaler le mégot qu'il mâche énergiquement.

Bachir s'est endormi en lui ravivé le brasier des douleurs. L'odeur famélique l'a fait passer d'un monde à l'autre. La présence du mort à ses côtés ne peut rivaliser devant la fatigue. Dès que Namous est sorti, Bachir s'est affalé sur sa pouilleuse demi-paillasse, sans même remarquer que ce qu'il croyait être un coussin n'était que le bras raidi du mort.

Aussitôt à plat-ventre, il se mit à ronfler de toute la force de son corps exténué. Namous, au retour du café, ferma la porte, tant bien que mal, avec un morceau de fil de fer, sur le mort et le moribond.

10

Impossible de se rendormir. L'éclat lénifiant de la nuit démange les yeux de l'âme. Fascination des étoiles en imbroglio. La lune, un sexe de femme hermétique, imperméable aux pulsions de vie. Chiens efflanqués, chat écumeurs de poubelles, rats téméraires imitent, la nuit tombée, la course effrénée des humains vers l'infini des choses.

Une route, et une seule, s'ouvre devant les locataires de la nuit : l'amour des hommes ne peut avoir que le visage multiple du tourment.

Namous allume le quinquet de sa cave, et roule une cigarette de kif. La double lumière prend d'assaut les ténèbres qui sont en lui en même temps qu'elles l'entourent. Pourquoi ne pas avouer la vésanie au bout de décennies d'attente vaine ? Yasmina est partie sur un char de feu, Elle avait dix-huit ans et portait un nom de fleur... Et le soleil, s'il est fidèle à l'espoir, annulera tous

ses rendez-vous du mois. Et la nuit, encore, un chapelet de signes cabalistiques.

Le Vieux Fou est mort. Etoile filante arrivée à son gouffre. La vie de parias que nous menons dans ce Quartier que nous portons dans la peau comme un ineffable souvenir du présent n'aura désormais plus la saveur de l'espérance. Les jours qui restent à vivre sont des jours forfaitaires. Le sommeil met du temps à venir. Nous ne perdons rien à changer de regard. Comment peut-on être au monde quand on est mal dans sa peau?

Namous jette le mégot de la cigarette prestement consumée. Il quitte la cave, une flûte sous la main, surprend un chat louvoyant à la porte de la cave. Il le saisit à la gorge, et serre de toutes ses forces, et l'animal rend l'âme dans un ultime miaulement interrompu par la mort. A la sortie du Quartier, Namous dévale un talus et se retrouve sur le guéret que surplombe l'école. Il prend place sur une terre blanche, au bord d'un ru où suinte une eau rare et malsaine.

Namous embouche la flûte, et il lui arrache les notes de la chanson bédouine...

Epilogue

"La Falaise" m'offrit l'opportunité de mieux connaître ce peuple de soiffards qui, gueule de bois ou pas, s'employait à faire l'opinion. J'ai appris les rites de la Tribu, sa hiérarchie rigide. J'écoutais ces conférences interminables et chaotiques, faites de fragments d'analyses interrompues par le brouhaha, d'onomatopées, de gloussements avinés. On y parlait de tout par une sorte de recherche collective d'une compensation aux limites d'expression. Mais, bientôt, le charme sera rompu. Il y avait comme un déchirement que je ne savais assumer comme le faisaient avec brio les anciens. J'ai cessé au bout de quelques mois d'aller au journal mais pas à "La Falaise" où Brahim, le factotum, me racontait, avec toute l'exagération dont il était capable, le quotidien. C'est là aussi qu'il me raconta, en différents épisodes, la fugue de Taza, les mers qu'il sillonna et les clameurs de l'indépendance qui l'ont accueilli comme une note d'espoir. Quand Brahim a été pris dans une rafle pour ne plus revenir, cela faisait longtemps que je ne le voyais plus. J'avais quitté le journal depuis belle lurette. Quant à "La Falaise" où j'aurais pu éventuellement prendre de ses nouvelles, je n'y mettais les pieds que rarement, bridé par la Révolution nationale démocratique et sa morale d'airain. C'est donc bien des années après sa mort que j'apprendrais la fin tragique de Brahim dans la prison où, à présent, me voilà à regarder en arrière se dérouler le fil de la duperie.

Hind est partie. Elle n'a répondu à aucune des lettres que je lui ai écrites de prison. A-t-elle décidé de tirer un trait sur cette relation de houle, de feu et de colère? Définitivement! Elle ne me manque pas. Rien ne me manque en réalité. Je suis là, dans une sorte de vie de pas perdus; ayant tout gâché, rien réussi.

La prison, je ne la prends pas comme une expérience. Oh! Non! C'est la phase la plus spectaculaire d'une vie inutile. Hind lira peut-être ces lignes et comprendra à quel point l'échec était inévitable. Inévitable. J'en ai encore pour longtemps à remuer le passé : le Vieux Fou, le Quartier, le lycée, Hind, "La Falaise", la démocratie, le manuscrit. Je souffre de ce télescopage. Il ne faut pas qu'elle me plaigne!